

Université de Tartu  
Institut des langues et des cultures étrangères  
Département d'études romanes

Liise Marie Paadimeister  
LES ÉDUCATEURS ET LES CHAMPS SOCIAUX DANS LE CYCLE  
ROMANESQUE DES ROUGON-MACQUART D'ÉMILE ZOLA  
Mémoire de licence

Sous la direction de  
Tanel Lepsoo

Tartu 2026

## Table des matières

Introduction.....	3
1. Le champ scolaire .....	9
1.1 Panorama des changements de l'éducation du XIX <sup>e</sup> siècle .....	9
1.2 Conceptions de l'éducation du <i>Rougon-Macquart</i> au prisme de la notion de champ 14	
1.3 Panorama des éducateurs et de leur position dans le champ social .....	22
2. Le champ des affaires.....	30
2.1 Professeur Marty .....	30
2.2 Instructrice Caroline.....	33
2.3 Professeur Lalubie du Plassans .....	35
3. Le champ politique.....	37
3.1 Jantrou et l' <i>Espérance</i> .....	37
3.2 Charvet et le groupe Gavard.....	40
3.3 Professeur Florent, étudiant Muche et le groupe Gavard.....	42
4. Le champ artistique.....	49
4.1 Peintre Claude Lantier et Florent .....	49
4.2 Maître de piano Théodore .....	51
4.3 Patron Dequersonnière .....	52
Conclusion.....	54
Resümee .....	57
Bibliographie.....	59
Annotatsioon.....	63
Lihtlitsents.....	64

## Introduction

Le cycle des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola offre une description de la société française sous le Second Empire, explorant la manière comment l'hérédité, l'environnement et les structures sociales forment les individus. Cette mémoire cherche à analyser la représentation des éducateurs dans les romans, en étudiant comment Zola dépeint leur caractère, leur influence et leur fonction sociale dans leurs champs sociaux respectifs.

D'après Alain Pagès, l'un des spécialistes les plus avérés d'Émile Zola, il s'agit d'un écrivain notable du XIX<sup>e</sup> siècle qui a changé le monde de la littérature avec le naturalisme, lequel offre une perspective historique, une perspective esthétique et conclut à une forme dégradée du réalisme. Cette méthode utilise la théorie de l'évolution de Charles Darwin pour dresser un arbre généalogique. (Pagès 1993 : 22-25) Comme l'a déclaré Zola, il s'agit d'une méthode et non d'un processus de réflexion figé (Pagès 1993 : 37). Ce mouvement littéraire rivalise avec la science. Le roman scientifique, qui dans son idéal, devrait inclure des documentations et des notes qui trouvent leur origine dans le récit. (Pagès 1993 : 68)

En d'autres termes, Zola utilise la théorie de l'hérédité pour créer un arbre familial qu'il fait traverser au fil du temps sur vingt romans. Ces œuvres, où cette théorie de l'évolution est mise en œuvre, sont les plus remarquables ; les vingt romans du cycle des *Rougon-Macquart* montrent la déchéance de la famille Rougon-Macquart. Cette famille, dont l'histoire est relatée sur les dix-huit années du Second Empire (1852-1870), accompagne l'histoire de ce régime politique.

Ce cycle des romans, sous-titré *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* est écrit entre 1871 et 1893, est inspiré de la *Comédie humaine* de Balzac. L'histoire commence à Plassans avec Adélaïde Fouque, née en 1788, et se termine en 1874 avec un enfant à naître entre Pascal Rougon et sa nièce Clotilde.

La bourgeoisie française typique du XIX<sup>e</sup> siècle, et plus précisément vers 1840, réside à Paris ou considère Paris comme un lieu central sur le plan social, économique et culturel (Pernoud 1985 : 7). Pernoud propose une définition de cette bourgeoisie moderne,

caractérisée par un essor économique lié au commerce et à l'industrie. La description du bourgeois repose sur le fait que sa fortune provient du commerce, qu'il redécouvre le droit romain et, surtout, qu'il habite en ville, puisque c'est là que se trouvent la civilisation et la culture (Pernoud 1985 : 21, 35).

L'âme de la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle réside dans le règne politique de Louis-Philippe, qui choisit un banquier comme Premier ministre (Pernoud 1985 : 8). C'est le roi qui prend fortement en considération, sur le plan politique, la bourgeoisie. Il s'habille régulièrement de deux manières différentes, l'une étant l'uniforme militaire et l'autre des vêtements civils, ce qui fait partie de son image de « roi bourgeois » intégrant la mode dans sa stratégie marketing de la monarchie (Finkelberg 2022 : 212).

Pernoud écrit : « Le bourgeois, celui sur qui repose l'activité économique de la nation, sait qu'il n'y a pas d'enrichissement sans bénéfice, pas de bénéfice sans commerce, pas de commerce en dehors de la loi de l'offre et de la demande » (Pernoud 1985 : 10). Même si le bourgeois demeure minoritaire, il gouverne et détient le pouvoir (Pernoud 1985 : 20).

Dans le cadre de ce mémoire, la bourgeoisie est envisagée comme appartenant aux classes moyennes, lesquelles incluent notamment certaines professions libérales et fonctionnaires, telles que celle d'éducateur. Les valeurs et les dynamiques associées à ce groupe social feront l'objet de l'analyse.

Il s'agira de comparer les éducateurs dans les *Rougon-Macquart* et de dresser une carte de leur champ social, notion développée par Pierre Bourdieu. Cette mémoire concerne les éducateurs identifiables dans l'intrigue des vingt romans. Les personnages sélectionnés pour une analyse plus approfondie ont été choisis en raison de leur titre d'éducateur dans le récit, ce qui facilite leur identification et rend leur rôle plus évident. Il est donc probable que d'autres restent encore à découvrir.

Le terme général, éducateur, est utilisé ici pour recouvrir lexicalement ceux que Zola désigne dans les *Rougon-Macquart* comme professeur, institutrice, pion et maître. L'analyse se base exclusivement sur ces termes, employés par Zola. Dans le cadre des vingt romans des *Rougon-Macquart*, dix-neuf éducateurs ont été identifiés comme

suffisamment importants pour être désignés par un prénom et/ou un nom de famille et/ou un surnom. Il s'agit de :

1. Le professeur Charvet ; le professeur Florent ; Clémence dans *Le Ventre de Paris* ;
2. Le professeur Théodore ; Père Bachelard dans *Pot-Bouille* ;
3. Le professeur Marty dans *Au Bonheur des Dames* ;
4. Le professeur Lalubie ; le professeur Rhadamante ; le professeur la Crasse ; le maître de physique Tu-m'as-trompé-Adèle ; le pion Spontini ; le pion le petit Chantecaille ; le maître Père Belloque ; le maître Mazel ; patron Dequersonnière dans *L'Œuvre* ;
5. Le professeur Jantrou ; l'institutrice Caroline Hamelin dans *L'Argent* ;
6. Le professeur retraité Bellombre dans *Le Docteur Pascal* ;
7. Ancien institutrice Eugénie de La Vignière (épousa Chanteau) dans *Le Joie de Vivre*.<sup>1</sup>

Parmi ces dix-neuf éducateurs, huit se prêtent à une description complète, étant donné l'importance suffisamment grande de leur rôle dans l'intrigue.

Comme indiqué, l'objectif est de déterminer comment les personnages éducateurs se positionnent dans leurs champs respectifs. D'après Bourdieu : « La notion de champ est là pour désigner cet espace relativement autonome, ce microcosme doté des lois propres. » (Bourdieu 2019 : 14). Un champ se compose de relations de pouvoir structurées. Chaque champ est organisé, dans son ensemble par une doxa, c'est-à-dire des règles et des valeurs non écrites qui font partie du sens commun dans ce champ ou cette classe social spécifique. Le champ ne fonctionne que lorsque les agents, c'est-à-dire les personnages, sont disposés à suivre la doxa du champ et possèdent un habitus approprié. L'habitus se compose de croyances intériorisées au fil de l'histoire. Il se forme dans un champ, dans lequel se trouve la personne, et à l'inverse, transforme cette personne pour qu'elle fasse partie du champ. Cependant, une personne n'est, presque jamais, consciente de son habitus (Van Maanen 2009 : 55-63), ceci signifie qu'elle ne peut pas l'influencer directement.

---

<sup>1</sup> Cette ancienne institutrice à Caen ne sera pas examinée en profondeur dans ce mémoire, pour qu'elle ne figurait pas dans le corpus initial et l'analyse n'a pu être finalisée. Néanmoins, ce personnage présente un intérêt dans l'intrigue et pourrait faire l'objet d'une étude ultérieure.

L'habitus, étant acquis au fil de l'histoire et de l'enfance, est difficile à changer, il est ainsi associé à des structures sociales telles que la classe sociale (Howson 2021). Il se reproduit et produit ses sujets par le biais d'institutions, comme la famille, l'école et le travail (Gillespie 2019).

La position qu'un agent occupe dans le champ, au-delà de son habitus, dépend du capital qu'il possède. Les capitaux n'existent et ne fonctionnent qu'en relation avec un champ (de Saint-Martin 2022 : 226). De plus, les capitaux peuvent se transformer les uns dans les autres (Van Maanen 2009 : 60).

Nous proposons une brève description du capital économique, social et culturel nous permettant d'éclairer l'œuvre de Zola d'après Van Maanen (2009 : 58-60) :

Capital économique	Capital social	Capital culturel
La forme la plus matérialisée du capital.	Symbolique tant que non fiduciaire (apparaît comme non-capital).	Symbolique tant qu'il est considéré comme un objet de connaissance.
Peut être converti en argent, propriété.	Réseau de relations à disposition.	Connaissances et compétences dont doit disposer un agent pour comprendre les relations (codes sociaux).
		Peut se présenter sous la forme : 1. d'un ensemble de connaissances culturelles acquises au cours du processus éducatif à la maison ou à l'école ; 2. d'une forme matérialisée à travers des objets ; 3. d'une forme institutionnalisée à travers comme des diplômes, qui offrent un accès direct au marché du travail, ont une valeur économique et servent de preuve du capital culturel acquis.

Tableau 1: Les capitaux d'après Van Maanen (2009 : 58-60)

À partir d'un corpus composé de six ouvrages du cycle des *Rougon-Macquart*, nous nous proposons de dresser un portrait-robot d'un éducateur dans l'œuvre de Zola. Afin d'y parvenir, ce mémoire mobilise les théories bourdieusiennes et s'articule en quatre parties, permettant une analyse selon le prisme de la notion de champ. Grâce à l'apport théorique des notions de champ et de capital, il sera possible de définir la place de l'éducateur dans les *Rougon-Macquart* de Zola, ainsi que ses capitaux sociaux, économiques et culturels. L'objectif principal est de déterminer qui est un éducateur dans les romans de Zola et comment s'inscrit-il au sein de sa classe sociale. Enfin, il s'agira d'analyser leur capital social, économique et culturel, et de comprendre s'ils l'utilisent et comment. Ce travail ne met pas l'accent sur l'éducation à domicile ni sur l'éducation religieuse, bien que ces aspects, importants à l'époque, mériteraient une recherche et une analyse plus approfondies.

Lors de l'analyse du corpus nous avons identifié quatre champs : champ scolaire, champ des affaires, champ politique et champ artistique. Ces catégories sont centrales pour cette étude, car les personnages éducateurs, selon l'intrigue des ouvrages auxquels ils sont associés, peuvent être considérés comme relevant de chacune d'elles. Les chapitres sont donc organisés en fonction de ces champs qui structurent l'action des personnages.

Philippe Hamon (2012 : 473) écrit qu'au-delà des aspects historiques, héréditaires et réalistes du réalisme, il existe également un aspect didactique, le désir de transmettre le savoir comme une vérité. Dans cette optique, le thème des éducateurs dans les ouvrages de Zola apparaît particulièrement pertinent. Il serait intéressant, en tant qu'outil didactique, d'observer comment Zola souhaite que le lecteur perçoive le monde, c'est-à-dire d'éduquer le lecteur, tout en représentant littéralement l'enseignement par les professeurs dans les romans. Cependant, ce type d'exemple reste rare. Par ailleurs, Hamon souligne que la description de toute classe sociale dans un champ social ou dans un champ socioprofessionnel ne peut être négligée (Hamon 2012 : 463).

Il existe déjà de nombreuses recherches sur les œuvres de Zola. Dans les *Cahiers naturalistes*, une revue littéraire dédiée à Émile Zola, on peut trouver la plupart des études concernant ses œuvres, ses correspondances, ses personnages et bien plus encore. En revanche, les personnages secondaires des *Rougon-Macquart*, et plus

particulièrement ceux devant posséder une certaine éducation, comme les éducateurs, ont fait l'objet de recherches beaucoup plus limitées.

En ce qui concerne les spécialistes de Zola, outre Pagès, Henri Mitterrand est l'un des spécialistes qui a mené de nombreuses recherches sur Zola et ses œuvres. En outre, Béatrice Laville (1991) a réalisé sa thèse de doctorat sur le thème de l'éducation fondée sur la *Vérité* d'Émile Zola : *L'éducation et ses enjeux à la fin du XIXe siècle : La Vérité d'Émile Zola*. L'un des objectifs de sa thèse de doctorat est de déterminer dans quelle mesure l'éducation devient une priorité civique, quelles circonstances politiques conduisent à cette évolution et l'élèvent au rang de consensus national et comment l'éducation s'inscrit dans le dispositif idéologique et dans la notion de travail.

De plus, Christiane Laurent Bouillet (1983) a rédigé une thèse, publiée en 1983 à l'Université de Dijon, intitulée *L'Éducation des enfants dans l'œuvre de Zola : Les Rougon-Macquart*.

## 1. Le champ scolaire

### 1.1 Panorama des changements de l'éducation du XIX<sup>e</sup> siècle

Le champ commun à tous les éducateurs, c'est évidemment le champ scolaire. Avant d'aborder plus en détail le rôle des éducateurs dans les *Rougon-Macquart*, il est nécessaire de le replacer dans un contexte historique plus large. Un panorama rapide et non exhaustif des changements les plus significatifs survenus dans le champ éducatif à cette époque sera donc proposé.

La question éducative au XIX<sup>e</sup> siècle ne peut être séparée d'un contexte politique qui a vu se succéder divers régimes politiques : monarchiques constitutionnels, régimes démocratiques, autoritaires et parlementaires, avec des idéologies diamétralement opposées, parfois au sein de mêmes régimes. Cependant, la question éducative centrale au XIX<sup>e</sup> siècle et l'affirmation de Georges Jacques Danton, homme politique français et l'une des figures majeures de la Révolution française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, « Les enfants appartiennent à la République avant d'appartenir aux parents, » (Vial 1995 : 55), bien que dite en pleine Révolution, apportent un regard nouveau sur ce processus en cours. Ainsi, l'école devient, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle une affaire d'État qui aboutira lors de la 3<sup>ème</sup> République à une véritable « république scolaire ». Les hussards noirs de la République, l'expression inventée par Charles Péguy en référence à l'uniforme noir des étudiants de l'école normale de garçons, reflètent le sentiment de l'époque. Péguy écrit :

Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards noirs de la République. Par ces nourrissons de la République. Ils avaient au moins quinze ans. Toutes les semaines, il en remontait un de l'École Normale vers l'École Annexe ; et c'était toujours un nouveau ; et ainsi cette École Normale semblait un régiment inépuisable. (Péguy 1913 : 31)

Les sentiments de l'époque sont présents dans le poème « écrit après la visite d'un bain » de Victor Hugo *Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne* de *Les Quatre Vents de l'Esprit*. Les vers comme :

[...]

Faute d'enseignement, on jette dans l'état

Des hommes animaux, têtes inachevées,

Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,

Aveugles effrayants, au regard sépulcral,

Qui marchent à tâtons dans le monde moral.

Allumons les esprits, c'est notre loi première,

Et du suif le plus vil faisons notre lumière.

[...]

Ils sont malheureux et non les ennemis.

Le premier crime fut sur eux-mêmes commis ;

[...] (Hugo 1881 : 81-82).

Bien que ces strophes soient sorties de leur contexte d'origine, des vers tels que « allumons les esprits, c'est notre loi première » et « le premier crime fut sur eux-mêmes commis » soulignent l'importance de l'éducation institutionnalisée. L'enseignement est un droit et son absence constitue un crime contre l'esprit. Ce poème explore déjà les idées du droit à l'éducation, qui ne deviendra une loi qu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Les changements dans l'éducation ne provenaient pas seulement des idées des philosophes, mais aussi de la nécessité de disposer d'une classe ouvrière préparée à l'évolution scientifique et technique. Comme toute la famille travaillait, l'enseignement primaire a prospéré au XIX<sup>e</sup> siècle. (Vial 1995 : 59) Avec la loi Guizot du 11 mars 1833, les écoles maternelles trouvèrent leur place dans l'éducation primaire et les municipalités durent entretenir une école dans chaque commune (Vial 1995 : 62-63).

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les lois de Jules Ferry du 16 juin 1881 et du 28 mars 1882 déclarent que l'instruction primaire devient un service public dans toute la force du terme, en la rendant gratuite, obligatoire et laïque. Les maîtres d'école deviennent des instituteurs. (Maury 1996 : 9-10) Ferry, en tant que républicain, souhaitait que les valeurs républicaines soient transmises aux jeunes générations, déclarant : « serviteurs de la République

sociale ; des instituteurs de la liberté qui doivent l'enseigner à l'école et la répandre en dehors, notamment quand elle est menacée, » (TF1info 2020). À la fin du siècle, la République et l'éducation vont de pair.

Dans les romans du corpus, les événements se déroulent de 1858 à 1876. Il est donc possible de constater que la loi Ferry n'est pas encore en vigueur. Cela explique la vie scolaire des enfants dans ces romans. Par exemple, dans *Le Ventre de Paris* (1858-1859), Muche, qui a 7 ans, ne va pas à l'école et Florent l'enseigne pendant son temps libre. Ce sujet sera abordé plus en détail ultérieurement. De plus, dans *Au Bonheur des Dames* (1864-1869), on peut lire qu'au début du roman, Denise Baudu a à peine assez d'argent pour envoyer son jeune frère Pépé, qui a 5 ans au début du roman, à la pension, afin que Denise puisse aller travailler.

À Paris, qui est le lieu de l'action dans mon corpus, le nombre de lycéens a augmenté rapidement. En 1809 il y a 1792 lycéens, mais en 1812 il y a 3861, dont 937 pensionnaires. Jusqu'à l'arrivée de Jules Ferry, il y a 5 lycées à Paris et entre 1879 et 1914 le nombre de lycées parisiens est multiplié par trois. Les sentiments envers la ville en tant que lieu éducatif sont ambivalents. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville n'est vue que comme un endroit hostile pour l'éducation. Il est considéré comme un endroit mauvais du point de vue moral et hygiénique. (Le Cœur 2001)

Le Cœur (2001) écrit : « Souvent pernicieuse, malsaine, séditionnaire, bruyante et propice aux accidents de toutes sortes, la ville est un adversaire contre lequel les établissements scolaires doivent apprendre à se prémunir. » À l'époque, la ville est considérée comme un environnement néfaste et, plutôt que d'intégrer les établissements secondaires à Paris, on cherche à les éloigner autant que possible de la ville, au point qu'il est envisagé de les déplacer vers la périphérie. Cependant, ces projets utopiques échouent en raison de problèmes liés aux déplacements, au financement et à la préférence pour la commodité. (Le Cœur 2001)

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la coopération entre la ville en tant qu'espace et les écoles en tant qu'espace s'est épanouie (Le Cœur 2001). Georges Eugène Haussmann, qui est nommé préfet de la Seine en 1853 par Napoléon III pour « embellir Paris » est celui qui se cache derrière la réalisation de la facilitation de la circulation de l'air et de l'eau, avec le vaste

réseau d'égouts sous Paris, des marchandises et des personnes à Paris. (Ville de Paris 2023)

Mais, de l'autre côté, ce n'est pas qu'une question de moralité ou d'hygiène. Isin (2009) écrit que la ville n'est pas seulement un contenant où se déroule la vie, la vie politique, mais un lieu qui produit et reproduit des relations sociales (Isin 2009 : 52). Ainsi, envisager de retirer les écoles de la ville vise avant tout à éviter les mouvements sociaux qui ont souvent pour cœur le Quartier latin et les quartiers populaires du centre-ville. Une profonde crainte de la corruption morale et des comportements immoraux qui ne correspondent pas à ce que le pays souhaite enseigner à ses jeunes.

Maîtres, domestiques et élèves doivent essayer les provocations et les quolibets de prostituées et d'étudiants qui peuplent certains hôtels garnis des alentours. Ne pouvant faire cesser ces comportements subversifs, l'administration décidera la mise en place d'un treillage haut de cinq mètres devant les façades fautives et la plantation d'arbres supplémentaires dans les cours de récréation. (Le Cœur 2001)

L'idée que la ville est pleine de vices remonte déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais ce qui renforce cette image, c'est la période de la révolution industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans un podcast *Faut-il quitter la ville pour quitter le vice ?* de France Culture, Alexandre Frondizi explique que ce n'est pas la prostitution qui est considérée comme un vice, mais sa publicité. (France Culture 2024)

La formation des maîtres entre 1878 et 1979 a fluctué dans le temps, mais elle s'améliore grâce à la création de deux écoles normales supérieures destinées à la formation des éducateurs d'écoles normales et d'écoles primaires supérieures. (Vial 1995 : 66-67) Les facultés de lettres et de sciences sont responsables de la formation des professeurs. Les études sont basées sur les disciplines scientifiques car jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la pédagogie est pratiquement absente. (De Vroede 1980 : 361)

Grâce aux travaux de Philippe Lejeune (1985 : 53-82) sur vingt et une autobiographies d'instituteurs écrites entre 1789 et 1914 il est possible de dresser un portrait assez clair de l'éducateur du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord, il s'agit d'une composante importante de la société puisqu'au début du siècle ils sont 59 735 enseignants primaires en 1837 et 136 819 en 1887. Lorsque la fréquentation des écoles normales devient obligatoire pour former les

enseignants de manière uniforme, l'État prend progressivement le contrôle de l'organisation de l'enseignement. (Lejeune 1985 : 56-57) Bien que ces chiffres semblent élevés, d'après Vial (1995) comparés au nombre d'écoles, ils reflètent la réalité. En 1884 il y a 74 000 écoles pour 120 000 maîtres. Cela signifie que les éducateurs doivent enseigner à plusieurs groupes d'âges différents en même temps. (Vial 1995 : 66) Par exemple en Seine-et-Oise, en 1880, on compte 796 instituteurs et 373 institutrices (Fergant 2004).

De plus, l'éducateur se définit largement comme un mutant, un transfuge de classe. Selon les recherches de Lejeune (1985 : 57-58) l'instituteur laïque est confronté à la solitude, et presque toujours sur le plan social il est « un mutant » de la paysannerie ou de l'artisanat rural. Ce parcours professionnel est généralement un déclassement social, car le plus souvent il n'existe aucune échelle hiérarchique permettant une progression. Cet exemple de vie, tiré de la première partie du siècle, contraste avec d'autres exemples à partir de la fin du siècle, qui montrent une ascension sociale, même si la carrière de base dans le milieu rural reste financièrement modeste et socialement en contradiction. Il faut cependant noter que Lejeune mentionne lui-même que le corpus (les autobiographies) de son travail est trop restreint pour permettre des comparaisons significatives avec la réalité. Cet exemple est toutefois intéressant, car il montre que certains éducateurs se sentent en effet déplacés au sein de la société. (Lejeune 1985 : 57-58)

De plus, Lejeune (1985 : 58) note que, selon son corpus, les instituteurs passent très rarement de l'enseignement primaire à l'enseignement supérieur. Il écrit que : « les voies normales sont plutôt l'enseignement primaire supérieur, l'enseignement en école normale, la direction d'école normale, l'inspection primaire. » (Lejeune 1985 : 58)

Le statut social des instituteurs relève principalement des classes inférieures de la société, mais des institutrices viennent de la bourgeoisie. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la profession est mal payée et a une faible estime sociale. Beaucoup deviennent instituteurs parce qu'ils ont échoué ailleurs et quittent le poste dès que possible. L'évolution du sentiment d'identité des instituteurs se produit au cours du siècle, et les professeurs obtiennent finalement des salaires décents. Des éducateurs mieux formés reçoivent des salaires plus élevés. Cette situation change au cours de la seconde moitié et au tournant du siècle,

lorsque le niveau de vie et le niveau culturel s'élèvent, contribuant ainsi à l'évolution générale de la société. (De Vroede 1980 : 40-41) Au cours du siècle, différents systèmes de rémunération ont été mis en place pour les enseignants, mais ce qui est resté et a été accepté par la société, c'est la différence entre le salaire des hommes et celui des femmes. L'État prend en charge les salaires des enseignants en 1889. Par exemple, en 1891, les salaires des hommes varient entre 800 et 2 000 francs, tandis que ceux des femmes varient entre 800 et 1 600 francs. (Fergant 2004)

## 1.2 Conceptions de l'éducation du *Rougon-Macquart* au prisme de la notion de champ

Philippe Hamon dans son œuvre *Le Personnel du roman : Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola* évoque les différents types de personnages. Hamon écrit :

A l'échelle locale du personnage zolien, le savoir est alors spécifié comme « éducation », instruction, « culture », et noté soit comme déjà acquis au moment où le personnage est mis en circulation, soit est décrit dans son acquisition au cours même du roman. La mention est alors faite d'un « enseignement », d'une transmission soit individuelle (le personnage est ou a été à soi-même son propre pédagogue : c'est l'autodidacte), soit collective (le personnage est passé, ou n'est pas passé, par une institution, séminaire, famille, pensionnat, école, etc.) ; des livres, des maîtres, des exercices sont alors évoqués. Le personnage est alors caractérisé d'une part par son acquis de savoir, d'autre part par son mode d'acquisition de ce savoir. (Hamon 2012 [1983] : 5419)

C'est-à-dire, l'éducation est un sujet qui n'est pas négligé dans la société du *Rougon-Macquart*. Afin de mieux appréhender les représentations des éducateurs dans ce corpus, il convient d'élargir la réflexion aux sentiments que l'éducation suscite dans les œuvres. Cette analyse, bien que non exhaustive, propose une sélection d'exemples tirés des œuvres, jugés pertinents pour illustrer le sujet.

Ces conceptions de l'éducation au prisme de Bourdieu peuvent être classées en différents types de conceptions de l'éducation. Nous les divisons en cinq groupes :

1. L'acquisition du capital économique immédiatement ;
2. L'utilisation du capital culturel comme outil d'acquisition du capital économique ;

3. L'utilisation du capital social comme outil d'acquisition du capital économique ;
4. La valorisation du capital culturel comme une chose en soi ;
5. La dévalorisation du capital culturel ou il est considéré comme n'ayant aucune valeur dans cette société particulière.

Tout d'abord, il se trouve l'acquisition immédiate du capital économique. Dans cette catégorie apparaissent des idées ou des personnages opposés à l'éducation. Autrement dit, ils ne considèrent pas le capital culturel comme un outil ni comme un élément nécessaire pour obtenir le capital économique.

Ces idées sont partagées par Octave Mouret dans le roman *Au Bonheur des Dames*. Comme le roman se concentre davantage sur le capital économique, l'extrait qui suit porte sur l'argent, mais il met également en lumière des idées d'un « parfait bourgeois », Octave Mouret, concernant l'éducation. En ce sens, l'extrait suivant, tiré d'*Au Bonheur des Dames*, est particulièrement explicite :

Voyons, je ne veux pas te faire de la peine, mais avoue que tes diplômes n'ont satisfait aucun de tes besoins... Sais-tu que mon chef de rayon, à la soie, touchera plus de douze mille francs cette année ? Parfaitement ! un garçon d'une intelligence très nette, qui s'en est tenu à l'orthographe et aux quatre règles... Les vendeurs ordinaires, chez moi, se font trois et quatre mille francs, plus que tu ne gagnes toi-même ; et ils n'ont pas coûté tes frais d'instruction, ils n'ont pas été lancés dans le monde, avec la promesse signée de le conquérir... Sans doute, gagner de l'argent n'est pas tout. Seulement, entre les pauvres diables frottés de science qui encombrant les professions libérales, sans y manger à leur faim, et les garçons pratiques, armés pour la vie, sachant à fond leur métier, ma foi ! je n'hésite pas, je suis pour ceux-ci contre ceux-là, je trouve que les gaillards comprennent joliment leur époque ! (ABD : 4220)

L'utilisation du verbe *encombrer* ici montre cette vue. De plus, cela illustre que comme il y en a trop, il n'y en a pas assez pour tous : sans y manger à leur faim. Il ajoute une notion d'infestation, suggérant qu'il y a plus que nécessaire. Les professions libérales infestées et comme Mouret dit, les pauvres diables, s'opposent aux gens ordinaires et pratiques, ceux qui possèdent une éducation naturelle, acquise par le travail, et qui comprennent joliment leur époque. Cela souligne également les changements qui s'opèrent. La bourgeoisie consiste à être profitable, à conserver la richesse acquise. Faire des études ne

profite pas à l'économie puisqu'il ne s'agit pas d'un temps consacré à gagner de l'argent et à réaliser des bénéfices.

Par ailleurs, pour ajouter l'insulte à l'injure, l'homme riche dit à un ami relativement pauvre : « Sans doute, gagner de l'argent n'est pas tout. » Il est possible de conclure de cet extrait que l'obtention d'une éducation supérieure est méprisée car elle ne correspond pas aux valeurs des bourgeois, centrées sur le bénéfice. Et même si l'argent n'est pas tout, le bénéfice l'est. L'éducation, d'après cette idéologie, n'est pas considérée comme une étape importante pour devenir quelqu'un. Elle est considérée, par Octave, comme quelque chose d'inutile et de néfaste.

L'analyse se tourne maintenant vers le deuxième axe : l'utilisation du capital culturel comme outil d'acquisition du capital économique.

Pierre Rougon dans le roman *La Fortune des Rougon*, pense qu'envoyer leurs enfants à l'université est inutile, que l'apprentissage du latin est un luxe inutile et que leurs enfants peuvent continuer à étudier dans une petite pension voisine. Il considère que l'éducation n'est importante que dans une certaine mesure, pour connaître les fondamentaux avant d'être envoyé sur le marché du travail, et non dans le monde académique. (FR : 84-85) Cet aspect de luxe met également en lumière le programme scolaire et le fait qu'il est obsolète.

Mais la jeune femme tint bon ; elle avait des instincts plus élevés qui lui faisaient mettre un grand orgueil à se parer d'enfants instruits ; d'ailleurs, elle sentait que ses fils ne pouvaient rester aussi illettrés que son mari, si elle voulait les voir un jour des hommes supérieurs. Elle les rêvait tous trois à Paris, dans de hautes positions qu'elle ne précisait pas. Lorsque Rougon eut cédé et que les trois gamins furent entrés en huitième, Félicité goûta les plus vives jouissances de vanité qu'elle eût encore ressenties. (FR : 84-85)

Le programme scolaire ne répond pas aux besoins de la société, le système d'enseignement supérieur est un luxe qui reste réservé aux riches et aux nobles. De plus, un aspect intéressant est soulevé : « elle avait des instincts plus élevés qui lui faisaient mettre un grand orgueil à se parer d'enfants instruits ». L'utilisation du verbe *se parer* montre que ce qui est plus important que d'avoir une famille éduquée et cultivée, c'est de s'habiller avec la fierté d'avoir des enfants éduqués. Il est possible de poser la question,

le contenu de l'éducation est-il important alors que le fait d'avoir été éduqué dans un établissement reconnu comme prestigieux est plus important ?

Félicité Puech, femme de Pierre Rougon de *La Fortune des Rougon*, représente les parents qui se sentent fiers d'avoir des enfants éduqués. Ils gardent l'espoir que l'école puisse offrir une mobilité sociale. La décadence, envisagée dans le prisme de Zola, à la fois sociale et familiale, constitue un thème central, contre laquelle l'auteur cherche à alerter le lecteur.

Félicité souhaite que ses enfants reçoivent une bonne éducation, mais surtout, elle souhaite les voir occuper des hautes positions à Paris. Cette idée de devenir des hommes supérieurs illustre également la mentalité bourgeoise, qui consiste à gravir les échelons pour acquérir davantage de richesse. Finalement, Pierre Rougon cède et les enfants sont envoyés au collège. Étant donné que les capitaux sont étroitement liés, Paris devient un lieu où se rejoignent le capital culturel et le capital social.

Donc, dans cet exemple, l'éducation (le capital culturel) et l'obtention des hautes positions à Paris sont considérées par certains comme un moyen d'échapper à la décadence sociale et familiale et de créer des relations, donc d'acquérir le capital social. La dangerosité de la ville n'est pas spécifique à Zola, mais constitue un topos littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, parmi les écrivains, outre Zola, on trouve Balzac, Flaubert et Baudelaire.

Dans un troisième temps, l'analyse se concentre sur l'utilisation du capital social comme outil pour acquérir du capital économique. Un exemple se trouve dans un extrait tiré du même roman, qui pose la question du capital économique nécessaire à la scolarisation en lien avec le capital social que l'étude dans un collège peut apporter.

Les petits tutoyaient le fils du maire, celui du sous-préfet, même deux ou trois jeunes gentilshommes que le quartier Saint-Marc avait daigné mettre au collège de Plassans. Félicité ne croyait pouvoir trop payer un tel honneur. L'instruction des trois gamins greva terriblement le budget de la maison Rougon. Tant que les enfants ne furent pas bacheliers, les époux, qui les maintenaient au collège, grâce à d'énormes sacrifices, vécurent dans l'espérance de leur succès. Et même, lorsqu'ils eurent obtenu leur diplôme, Félicité voulut achever son œuvre ; elle décida son mari à les envoyer tous trois à Paris. Deux firent leur droit, le troisième suivit les cours de l'École de médecine. (FR : 85)

L'éducation, dans cet exemple au collège de Plassans, donne le capital social, représenté par le maire et le sous-préfet. Ce qui révèle vraiment le déséquilibre des pouvoirs, ce sont les jeunes gentilshommes. Même si la bourgeoisie a pour objectif de conserver son capital économique, les aristocrates occupent toujours une place importante dans la société, leur rôle étant de préserver leur titre. C'est *avait daigné* qui envoie le message : l'argent est éphémère, le titre, même quand on est pauvre, est éternel. « Félicité ne croyait pouvoir trop payer un tel honneur, » étudier avec les gentilshommes est un honneur inestimable.

Cette analyse met en évidence le caractère fermé de la bourgeoisie, qui s'approprie et conserve les capitaux afin de perpétuer sa structure. Néanmoins, elle reste suffisamment flexible pour permettre à des personnes de statut inférieur d'y accéder, par exemple grâce aux changements dans leur capital économique, ce qui modifie la dynamique et souligne l'importance de la doxa au sein du champ.

Le fait que les aristocrates socialisent est intéressant, car à Plassans, il existait une ségrégation fondée sur le statut social. Recevoir une éducation aux côtés des fils des grandes familles ne pouvait pas être bon marché et il est décrit que cet engagement, consistant à fournir une éducation à trois enfants, greva terriblement le budget de la maison Rougon. L'éducation secondaire représentait un privilège que peu pouvaient offrir une échappe, dans leur famille, un sacrifice que seulement les personnes qui disposent d'un capital économique largement suffisant peuvent se permettre.

L'analyse se concentre maintenant sur le quatrième axe, la valorisation du capital culturel comme ayant une valeur en soi. Il est assez compliqué de trouver un exemple pour cette catégorie, et celui présenté est également lié à la deuxième catégorie. Cette absence pourrait refléter une tendance, la bourgeoisie ne considérait pas l'éducation comme une valeur en soi.

Dans le roman *La Joie de Vivre*, une dispute entre une mère et son fils peut être observée.

La maison était désolée par cette querelle de la mère et du fils, celui-ci parlant d'aller à Paris se présenter au Conservatoire, celle-là lui accordant jusqu'au mois d'octobre pour choisir une carrière d'honnête homme. Et Pauline soutenait le projet de sa tante, à qui elle avait annoncé, de son air tranquillement convaincu, qu'elle se chargeait de décider son cousin. On en riait. Lazare furieux refermait le piano avec violence, en lui criant qu'elle était « une sale bourgeoise

». Ils se fâchèrent trois jours, puis ils se raccomodèrent. Pour la conquérir à la musique, il s'était mis en tête de lui apprendre le piano. [...] Quant à Mathieu, il n'était pas admis, il avait la joie trop brutale. « Fiche-moi la paix, sale petite bourgeoise ! répéta un jour Lazare exaspéré. Maman t'apprendra le piano, si elle veut. — Ça ne sert à rien, ta musique, déclara carrément Pauline. À ta place, je me ferais médecin. » (JV : 4683-4684)

Ici, le capital culturel est considéré comme une chose en soi, étudier au Conservatoire n'est pas spécifiquement choisi comme un moyen d'acquérir du capital économique ou social, mais correspond simplement au désir de Lazare.

Il apparaît que choisir une carrière d'honnête homme est considéré comme préférable aux études, en particulier dans le champ des beaux-arts, comme la musique. L'idée est que, lorsque l'on étudie, il faut se consacrer à quelque chose d'utile, comme le médecin. Cela renvoie au deuxième exemple, où le capital culturel est plutôt considéré comme un outil au service du capital économique. La valeur de l'éducation est importante, mais la valeur que la société attribue aux différents types d'éducation joue également un rôle dans ses croyances et valeurs.

Dans un cinquième temps, l'analyse se concentre sur la dévalorisation du capital culturel, considéré comme dépourvu de valeur dans cette société particulière. Cette idée apparaît également dans le dernier exemple, mais si elle n'apparaît pas ici, c'est parce que dans l'exemple précédent, l'éducation est jugée valable lorsqu'elle sert une fin utile, comme la médecine.

Cet aspect dévalorisant est présent dans l'éducation des filles. Dans le roman *Pot-Bouille*, cet exemple illustre que les femmes instruites n'ont pas d'importance dans la société. C'est ce que déclare Mme Josserand, qui a deux filles :

— J'ai fait ce que j'ai dû faire, et ce serait à refaire que je le referais... Dans la vie, il n'y a que les plus honteux qui perdent. L'argent est l'argent : quand on n'en a pas, le plus court est de se coucher. Moi, lorsque j'ai eu vingt sous, j'ai toujours dit que j'en avais quarante ; car toute la sagesse est là, il vaut mieux faire envie que pitié... On a beau avoir reçu de l'instruction, si l'on n'est pas bien mis, les gens vous méprisent. Ce n'est pas juste, mais c'est ainsi... Je porterais plutôt des jupons sales qu'une robe d'indienne. Mangez des pommes de terre, mais ayez un poulet, quand vous avez du monde à dîner... Et ceux qui disent le contraire sont des imbéciles ! (PB : 3720-3721)

Mme Josserand fait remarquer qu'il est plus important d'être bien habillé que d'avoir une certaine éducation. La société se maintient par les apparences plutôt que par la réalité. Ce qui est important pour une fille est que sa famille dispose d'un capital économique considérable.

Un autre exemple où la valeur du capital culturel est minimisée se trouve dans le même roman, raconté par Mme Vuillaume :

Alors, par phrases brèves, elle dit son plan d'éducation. L'honnêteté d'abord. Pas de jeux dans l'escalier, la petite toujours chez elle, et gardée de près, car les gamines ne pensent qu'au mal. Les portes fermées, les fenêtres closes, jamais de courants d'air, qui apportent les vilaines choses de la rue. Dehors, ne point lâcher la main de l'enfant, l'habituer à tenir les yeux baissés, pour éviter les mauvais spectacles. En fait de religion, pas d'abus, ce qu'il en faut comme frein moral. Puis, quand elle a grandi, prendre des maîtresses, ne pas la mettre dans les pensionnats, où les innocentes se corrompent ; et encore assister aux leçons, veiller à ce qu'elle doit ignorer, cacher les journaux bien entendu, et fermer la bibliothèque. — Une demoiselle en sait toujours de trop, déclara la vieille dame en terminant. (PB : 3758)

Dans cet extrait, il est évident que l'enseignement dispensé aux filles se fait avec le plus grand soin pour la moralité. Cet extrait illustre également la crainte que certains ont, à savoir que l'enseignement public doit être redouté car ce qui y est enseigné pourrait être impur. De plus, cet extrait soulève le problème de l'égalité dans l'éducation au sein de la société dont les filles ont été privées pendant longtemps au cours de l'Histoire. Celle-ci dont l'éducation, depuis longtemps, a une fonction différente de celle des garçons, la première consistant à devenir une bonne ménagère, une bonne mère et une bonne enseignante pour l'enfant (Grévy 2016).

Après la présentation d'un grand plan d'éducation, c'est pourtant l'ignorance qui prévaut encore. Zola dépeint l'éducation dispensée ailleurs qu'à l'école comme quelque chose dont le niveau ne peut être contrôlé. « Veiller à ce qu'elle doit ignorer », ce qui signifie qu'au moins une partie de la bourgeoisie ne considère pas l'éducation comme importante.

Par ailleurs, l'idée que la ville ou les rues sont malfaisantes apparaît ici avec une notion déjà observée dans le premier chapitre. Lire des romans mène à l'indépendance, à la folie, à la distraction. Tout cela constitue une satire de la part de Zola : comment cela pourrait-

il être un programme éducatif, alors qu'il n'y a pas d'éducation ou que c'est une éducation déconnectée du monde ?

Les idées sur l'inutilité de l'éducation sont également présentes dans *Le Ventre de Paris*. Dans cet exemple, il est possible d'observer l'attitude de la grand-mère de Muche, qui affirme que ce travail n'est pas important et que l'heure de travail le soir doit servir à dormir.

Jusqu'au départ du professeur, la mère Méhudin tournait autour de la table, en grondant. Elle continuait à nourrir contre Florent une rancune terrible. Selon elle, il n'y avait pas de bon sens à faire travailler ainsi le petit, le soir, à l'heure où les enfants doivent dormir. Elle aurait certainement jeté « le grand maigre » à la porte, si la belle Normande, après une explication très orageuse, ne lui avait nettement déclaré qu'elle s'en irait loger ailleurs, si elle n'était pas maîtresse de recevoir chez elle qui bon lui semblait. (VP : 888-889)

Ce qui est intéressant, cependant, c'est que Muche ne travaille pas pendant la journée et ne va pas à l'école. Comme mentionné plus haut, la loi Ferry n'est pas encore en vigueur à l'époque où se déroule l'histoire racontée dans ce roman. Cela peut donc être interprété comme une manière pour Zola de montrer que les enfants issus de familles qui n'accordent pas d'importance à l'éducation ou qui n'ont pas les moyens de la financer errent simplement dans la ville.

Philippe Hamon (Hamon 2012 [1983] : 5415) aborde également le thème de la connaissance et la manière dont certains personnages peuvent avoir des opinions divergentes quant à l'acquisition ou à la transmission du savoir. L'un des exemples qu'il cite lui-même est celui de la connaissance institutionnalisée par opposition à l'éducation autodidacte. La même idée se retrouve dans le motif du « bon sens » dans l'extrait précédent. Hamon prend pour exemple les personnages de Louise et Pauline dans le roman *La Joie de vivre*, où Louise, qui a fait ses études dans un pensionnat, cache ses connaissances, tandis que Pauline, autodidacte, exprime ouvertement son savoir.

Cette opposition est donc également fondée sur un « mouvementement » différencié des personnages qui peuvent alors passer, dans le roman lui-même, par ce que l'on pourrait appeler une phase localisée d'instruction obligatoire, où ils acquièrent (comme enseignés) ou délivrent (comme enseignants) une instruction, un savoir, une expérience, une source d'informations qui les caractérisera syntagmatiquement, tout en les classant idéologiquement, toujours, dans une

« échelle » idéologique précise. Il y a, dans les Rougon-Macquart, un livre d'éducation caché en filigrane, une sorte d'Emile à lire entre les lignes, dont les schémas définissent plus ou moins explicitement tous les personnages importants, obsession qui rapproche Zola des préoccupations de son premier employeur, Hachette. (Hamon 2012 [1983] : 5415)

Outre les connaissances transmises ou reçues par les personnages, cet extrait met en lumière l'idée d'Émile Zola, la fonction de l'éducation. Les personnages ne sont pas seulement définis et comparés par leurs actions, mais aussi par leur éducation ou la manière dont ils éduquent les autres dans l'intrigue. Ce processus façonne leur rôle et définit leur position idéologique. Le développement des personnages est influencé par leur environnement.

Pour conclure, *Les Rougon-Macquart*, comme l'histoire d'une famille, relatée sur les années du Second Empire, contient en lui-même les différentes idées sur l'éducation et sur l'importance d'être éduqué. Les romans représentent le Second Empire et, avec lui, les polarités de la société autour de différentes idées, comme celle de l'éducation. Toutefois, le sentiment général est que l'éducation, une bonne éducation dans une bonne institution, ouvre des possibilités pour le capital social et économique. Ce qui manque, c'est de trouver de la valeur dans le capital culturel, lui-même, d'apprendre pour le plaisir plutôt que d'utiliser le capital culturel, comme l'éducation, uniquement comme un outil. Cette perspective se concrétise encore dans les années suivantes.

### 1.3 Panorama des éducateurs et de leur position dans le champ social

Lejeune (1985 : 68) écrit que, contrairement aux autobiographies, les romans consacrés aux éducateurs couvrent presque toujours une période restreinte de leur carrière.

Comme indiqué précédemment, la plupart des personnages éducateurs ne sont pas les personnages principaux de l'intrigue. À quelques exceptions près, comme Florent dans *Ventre de Paris*, qui est le personnage principal. Charles Elkabas (1993 : 366-383) écrit dans son ouvrage sur les personnages secondaires dans *La Curée* de Zola que : « Si les descriptions sont éparpillées tout au long du roman, les personnages secondaires ne se présentent cependant pas comme des individus dispersés, aux intérêts multiples.

Nombreux, ils sont caractérisés par une action ou une attitude récurrente, » (Elkabas 1993 : 367). De même, cela s'applique aux personnages éducateurs ici.

Une analyse plus détaillée sera présentée ultérieurement, mais par exemple, M. Marty est uniquement défini par son malheur d'être professeur et d'avoir Mme Marty pour épouse, et c'est tout ce que le lecteur sait de lui tout au long du roman. Philippe Hamon (Hamon 2012 [1983] : 2240) apporte un complément à l'argument précédent d'Elkabas concernant les personnages secondaires. Hamon écrit que les marques stables organisent l'expérience du lecteur et font du personnage une source permanente d'informations. De plus, le caractère aléatoire des informations tout au long du roman suscite l'intérêt romanesque. (Hamon 2012 [1983] : 2240)

Elkabas (1993 : 368) écrit que cela permet au lecteur de se souvenir du personnage secondaire. Il précise également que ces personnages secondaires apparaissent en groupes ou par paires : « Zola utilise ce regroupement des personnages secondaires pour fournir un fond équilibré, une rigueur à l'architecture du roman et pour illustrer un aspect de la société du Second Empire, » (Elkabas 1993 : 368). Ici, il est possible de considérer que ses paires, au sein de ce corpus, se définissent comme suit : M. Marty et Mme Marty, Mme Caroline et Hamelin, Charvet et Clémence, Théodore et Clarisse Bocquet, Dequersonnière et Louis Dubuche. Tous ces pairs sont des personnages secondaires, parfois conformes à leur représentation dans le champ social, mais parfois non.

En outre, il remarque que, lorsqu'il s'agit de personnages qui ne sont pas liés à la lignée des Rougon-Macquart, ils ont tendance à disparaître dans les derniers romans, même s'ils pourraient être pertinents pour l'époque et le lieu du roman suivant. Hamon cite comme exemple les locataires de *Pot-Bouille*, en écrivant, qu'ils pourraient vraisemblablement réapparaître dans *Au Bonheur des Dames*. (Hamon 2012 [1983] : 1054) Pour comparer avec le corpus, les personnages éducateurs ne dépassent pas le cadre des romans qui leur sont attribués. Ce n'est pas le cas, par exemple, de Claude Lantier, peintre et non éducateur, qui apparaît d'abord dans *Le Ventre de Paris*, avant de devenir le personnage principal de *L'Œuvre*. De même, Octave Mouret, le bourgeois mentionné précédemment, traverse plusieurs romans, *La Conquête de Plassans*, *Pot-Bouille* et *Au Bonheur des Dames*, et y occupe le rôle principal dans les deux derniers.

Après avoir brièvement abordé les idées relatives aux personnages secondaires zoliens, il semble pertinent de définir succinctement les personnages zoliens en général avant de passer aux personnages éducateurs. Philippe Hamon écrit :

Le personnage zolien, posons-le ici tout de suite, sera un personnage lisible et délégué à la lisibilité : lui-même d'une part, sera un personnage entièrement élucidé (par les autres personnages, par certaines procédures narratives particulières) ; par lui, d'autre part, par son savoir, par ses actions, ses paroles, ses regards, il élucidera tout ce qui l'entoure, y compris les autres personnages. Lieu et objet d'une lisibilité, il sera aussi sujet et opérateur de lisibilité. (Hamon 2012 [1983] : 650)

Cela signifie que les personnages zoliens se construisent à partir de la description d'autres personnages et qu'ils contribuent, à leur tour, à la construction d'autres personnages en donnant eux-mêmes cette description. Il continue :

Ainsi l'histoire d'un personnage présent et agissant dans la fiction est perpétuellement accompagnée, sous-tendue, programmée, de tout un réseau « d'histoires » de personnages, nommés ou anonymes, morts ou vivants, « absents » ou présents, actualisés ou virtuels, pourvus ou dépourvus d'histoire, objets d'une « mise en abyme » ponctuelle et unique ou de citations récurrentes et explicitées, Zola jouant sur plusieurs paramètres pour varier son procédé : personnages de l'Histoire réelle et/ou de l'Histoire fictive, citation et/ou action du personnage, Histoire officielle et/ou Histoire de création personnelle, même histoire et/ou autre histoire, passé et/ou contemporanéité, etc. (Hamon 2012 [1983] : 989)

Pour illustrer cette idée, il est possible de donner un bref exemple : dans le roman *L'Œuvre*, tous les personnages éducateurs sont présentés à travers les souvenirs ou les opinions d'autres personnages. De plus, dans le roman *Au Bonheur des Dames*, le triste sort de M. Marty est également évoqué par d'autres personnages.

Hamon classe les personnages zoliens en trois groupes : le regardeur-voyeur, le bavard volubile et le technicien affairé. Il peut être déduit que les éducateurs appartiennent à la catégorie du technicien affairé, définie par leur emploi. Ces personnages sont avant tout caractérisés par leurs actions et par ce qu'ils font. Toutefois, un aspect particulièrement intéressant réside dans le fait que, bien que définis par leur fonction éducative, la plupart de ces personnages n'exercent plus activement ce rôle au moment où ils apparaissent dans le récit.

Par ailleurs, les éducateurs, à l'exception de Florent et de Mme Caroline, disposent de peu de répliques et leur présence dans l'intrigue reste trop limitée pour être qualifiés, selon nous, de regardeurs-voyeurs. Les exemples les plus exhaustifs de techniciens affairés sont le maître de piano Théodore et le professeur Lalubie, Le professeur Marty en fait également partie, mais c'est un personnage plus complexe.

Hamon discute de la manière dont le métier d'un personnage permet d'aborder le sujet des outils, des objets et du mobilier (Hamon 2012 [1983]). Il ajoute qu'un personnage secondaire ayant un emploi évite de fournir une description plus longue (Hamon 2012 [1983] : 1760). Enfin sur l'aspect d'avoir un travail, Hamon écrit : « Le travail, alors, devient un ressort narratif à part entière et un moyen de situer le personnage dans une échelle de valeurs (positives ou négatives) à l'intérieur d'une hiérarchie. » (Hamon 2012 [1983] : 1897)

Dans le cadre de l'histoire de *Rougon-Macquart*, nous classons les éducateurs en 4 champs :

1. L'école ;
2. Les affaires ;
3. La politique ;
4. L'art.

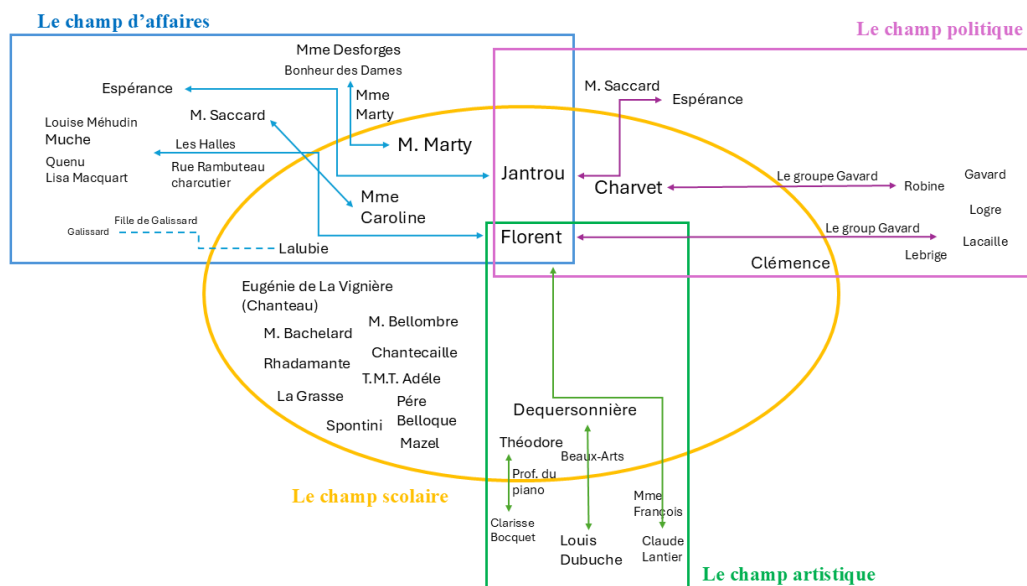


Figure 1 Les champs sociaux des éducateurs dans les Rougon-Macquart

Premièrement, bien entendu, se trouve le champ scolaire. Pour certains, il constitue leur champ primaire mais pour d'autres éducateurs, il représente leur champ secondaire. Par exemple, les cinq professeurs de *L'Œuvre* appartiennent uniquement au champ scolaire, car c'est tout ce que le lecteur sait sur eux. Leur seule fonction dans le narratif est d'être éducateurs dans les souvenirs de Claude Lantier, et ils n'existent pas en dehors de ce champ social. Ce profil fonctionne également avec Père Belloque dans le même roman.

Il eut un grand geste, comme pour balayer une foule ; il vida un tube de bleu sur sa palette, puis, il ricana en demandant quelle tête aurait devant sa peinture son premier maître, le père Belloque, un ancien capitaine manchot, qui, depuis un quart de siècle, dans une salle du Musée, enseignait les belles hachures aux gamins de Plassans (Œ : 5654).

Les autres éducateurs restent également dans le champ scolaire. C'est par exemple le cas de M. Bellombre qui est professeur retraité dans le cadre du *Docteur Pascale*.

Il ne haïssait personne, et seul, M. Bellombre, cet ancien professeur de septième, aujourd'hui retraité, vivant dans sa petite maison sans autre compagnie que celle d'un jardinier, muet et sourd, plus âgé que lui, avait le don de l'exaspérer (DP : 8391).

Dans ce champ, il est également possible de trouver le père de Mme Josserand (*Pot-Bouille*), M. Bachelard.

Mme Josserand, toute blanche, s'étranglait, devant la révolte inconcevable de son mari. — Ne dites pas du mal de papa ! Il a été l'honneur de l'enseignement pendant quarante ans. Allez donc parler de l'institution Bachelard dans le quartier du Panthéon !... (PB : 3715)

De lui, le lecteur sait seulement que la famille n'est pas très aisée, puisque, lors du mariage de Mme Josserand et de M. Josserand, le père ne verse pas les 30 000 francs promis en dot. M. Josserand déclare :

Et si mon père a éprouvé des malheurs, le vôtre s'est conduit d'une façon indigne à notre égard. Jamais je n'ai vu clair dans sa succession, il y a eu là toutes sortes de tripotages, pour que le pensionnat de la rue des Fossés-Saint-Victor restât au mari de votre sœur, ce pion râpé qui ne nous salue plus aujourd'hui... Nous avons été volés comme dans un bois. (PB : 3715)

En revenant aux champs, le deuxième champ est celui des affaires. Dans ce champ, il est possible de trouver M. Marty, Lalubie, Florent et Mme Caroline. Le troisième champ est

la politique, et dans ce champ, il est possible de trouver Charvet, Florent, personnage qui a accès à de nombreux champs et Jantrou. Le quatrième champ est le champ artistique, il est assez restreint, mais il mérite d'être mentionné. Dans ce champ sont liés Théodore, professeur du piano, Dequersonnière, patron dans son atelier de l'architecture, et encore Florent grâce à l'influence de son ami Claude Lantier.

Il est important de noter que, bien que Florent et Jantrou appartiennent à la fois au champ des affaires et au champ politique, leurs descriptions sont résumées dans cette dernière afin d'éviter les répétitions. On pourrait en conclure qu'ils étaient plus actifs dans le domaine politique.

Il est étonnant qu'il y ait assez peu d'éducateurs nommés parmi la multitude de personnages du *Rougon-Macquart*. Par exemple, dans un travail de Yannick Rochat, il a compté, dans son index, 1343 personnages uniques issus des 20 romans de la série *Rougon-Macquart* (Rochat 2015 : 3). Si l'on observe la chronologie des romans, le premier, où des éducateurs sont nommés se situe en 1858 (*Le Ventre de Paris*) ; le premier roman de la saga des *Rougon-Macquart* se déroule en 1790.

Il peut être supposé que, d'une certaine manière, Zola souligne la progression de l'importance de l'éducation dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Les éducateurs nommés avec un titre précis, qu'il s'agisse d'un professeur, d'un instructeur/d'institutrice d'un maître, d'un patron ou d'un pion, apparaissent très tard dans la série de romans, même si en ce qui concerne l'éducation en général, celle-ci est également toujours présente.

La grande majorité des éducateurs sont des hommes, à l'exception de trois. Parmi eux, Clémence dans *Le Ventre de Paris*, donne des leçons de français.

Elle vivait d'une leçon de français qu'elle donnait, en haut de la rue Miromesnil, de très bonne heure, à une jeune personne qui perfectionnait son instruction, en cachette même de sa femme de chambre (VP : 1020).

Néanmoins, être éducatrice n'est pas sa première profession. Elle travaille dans les Halles, mais elle est congédiée, ce qui l'oblige à donner des leçons de français. Cette description va de pair avec les notions historiques. Elle n'est pas nommée comme éducatrice (un professeur, une institutrice, un pion, un patron ou une maîtresse) et ne possède pas de titre

officiel. Elle s'appelle simplement Clémence. De plus, c'est la seule occurrence dans les romans où il est mentionné qu'elle donne des leçons. Comme elle n'a pas le titre d'éducatrice, son personnage n'est pas aussi clairement défini que celui d'une éducatrice et elle n'est pas analysée plus en détail. Néanmoins, elle figure dans la carte des éducateurs et correspond au champ politique, car elle fait partie du Groupe Gavard, un groupe assez politique qui se compose de Florent, Charvet, Robine, Lebrige, Gavard, Logre et Lacaille, bien qu'elle exprime rarement ses opinions politiques.

Beaucoup d'éducateurs dans les *Rougon-Macquart* sont des personnages avec peu d'importance pour l'intrigue principale. Mais il ne faut pas oublier, à la suite de Hamon que chaque personnage figure pour une raison précise, même s'il s'agit de personnages secondaires, ils remplissent une fonction.

Cependant, il faut s'intéresser à la relative absence des éducateurs dans les *Rougon-Macquart*. Deux éléments explicatifs peuvent être relevés.

Premièrement, Elkabas (1993 : 374) écrit que Zola met en scène des « piliers de la société bourgeoise » c'est-à-dire ceux qui s'accrochent à la structure de cette société. Il est donc possible de considérer que les éducateurs ne font peut-être pas partie de la bourgeoisie qui tente de rester dans ses structures respectives, ou qu'ils n'appartiennent pas à la classe sociale que Zola dépeint dans l'intrigue principale.

Deuxièmement, les personnages secondaires sont purement fonctionnels et ne bénéficient pas d'un traitement particulièrement approfondi : « Les remarques faites par Zola sur "l'intérieur" de ses personnages rappellent au lecteur qu'il n'y a rien à chercher dans ce champ, rien à déchiffrer. » (Elkabas 1993 : 368) Pour replacer cela dans le contexte de ce mémoire, les personnages des éducateurs sont comme n'importe quels personnages secondaires et plats, et il n'y a rien d'autre à ajouter.

Le portrait littéraire est un procédé par lequel le lecteur compose le personnage à partir des informations données sur son apparence physique et ses aspects moraux. Hamon écrit qu'« un portrait de personnage est un faisceau, un « précipité » d'éléments (de traits) différentiels, bloqué sur un espace de texte restreint, espace organisé rythmiquement et syntaxiquement (le paragraphe détaché-détachable, la coordination, la parataxe, etc.) sous

forme d'une description.». (Hamon 2012 [1983] : 3665) Par exemple, dès le début, il apparaît que M. Marty rencontre des difficultés dans sa vie familiale et qu'il est malheureux. Plus tard, nous découvrons qu'il risque d'être licencié de l'école où il travaille en raison de ses activités louches. Sa dernière apparition se fait à regard des autres personnages, révélant qu'il est devenu fou et a perdu tout contact avec la réalité. Sur le plan de son caractère, il reste relativement constant, marqué par son malheur. En comparaison, Florent, personnage principal, dont le portrait littéraire est plus instable. Bien que certains traits soient déterminés dès le début, les événements de l'intrigue modifient progressivement la perception que le lecteur a de son caractère.

## 2. Le champ des affaires

### 2.1 Professeur Marty

M. Marty apparaît dans *Au Bonheur des Dames*, où l'action se déroule approximativement entre 1864 et 1869. Il enseigne dans une école pendant toute la durée du roman et avec sa femme, Mme Marty, et leur fille Valentine, il appartient à la bourgeoisie moyenne. Ce terme, qui désigne la famille Marty, apparaît dans le roman, notamment lorsque M. Marty et Octave Mouret discutent de Mme Marty et des raisons pour lesquelles elle ne peut pas faire davantage d'achats au magasin Au Bonheur des Dames.

Le professeur dut s'incliner, en déclarant que sa femme était bien libre. Mais, à l'idée du danger de cette grande pointe, un froid de glace lui avait coulé dans le dos ; et, comme Mouret affirmait justement que les nouveaux magasins augmentaient le bien-être des ménages de la bourgeoisie moyenne, il lui lança un terrible regard, l'éclair de haine d'un timide qui n'ose étrangler les gens. (ABD : 4240)

Il semble que M. Marty souhaite que les autres sachent que sa femme est libre de ses choix, ce qui montre qu'elle peut se permettre de faire ses achats chez Au Bonheur des Dames, même si cela entraîne des conséquences pour lui. Par ailleurs, il manifeste sa haine envers Mouret, qu'il tient pour responsable des dépenses excessives de sa femme.

M. Marty est professeur de cinquième au lycée Bonaparte « qui devait doubler ses six mille francs d'appointements en courant le cachet, pour suffire au budget sans cesse croissant du ménage, » (ABD : 4216).

La situation de M. Marty était menacée au lycée Bonaparte, à la suite de leçons données par le pauvre homme, dans des institutions louches, où se faisait tout un négoce sur les diplômes de bachelier ; il battait monnaie comme il pouvait, fiévreusement, pour suffire aux rages de dépense qui saccageaient son ménage (ABD : 4499-4500)

L'examen du capital économique de M. Marty montre que, théoriquement, sa situation n'est pas particulièrement mauvaise. Douze mille francs, dans le contexte historique et celui des *Rougon-Macquart*, est un bon salaire et Zola offre plusieurs comparaisons

économiques. Par exemple, un bon ami d'Octave Mouret, Paul De Vallagnosc, bien éduqué à Plassans, n'est payé que trois mille francs.

Voyons, je ne veux pas te faire de la peine, mais avoue que tes diplômes n'ont satisfait aucun de tes besoins... Sais-tu que mon chef de rayon, à la soie, touchera plus de douze mille francs cette année ? Parfaitement ! un garçon d'une intelligence très nette, qui s'en est tenu à l'orthographe et aux quatre règles... Les vendeurs ordinaires, chez moi, se font trois et quatre mille francs, plus que tu ne gagnes toi-même ; et ils n'ont pas coûté tes frais d'instruction, ils n'ont pas été lancés dans le monde, avec la promesse signée de le conquérir [...] (ABD : 4220)

L'usage fréquent du mot *pauvre* dans *Au Bonheur des Dames* à propos de M. Marty donne une idée de ce personnage. Pour lui, le mot pauvre est utilisé de manière récurrente dans différents contextes. Pauvre en termes de capital économique, mais surtout pauvre au sens de pitoyable.

Ce qui ruine M. Marty ce sont sa femme et sa fille, avec leurs achats désordonnés, particulièrement *Au Bonheur des Dames*. M. Marty ne sait pas utiliser son argent. Il ne l'investit pas et ne le met pas de côté. Bien sûr, c'est sa famille qui dépense l'argent, pas lui, mais il reste responsable de lui-même et de ses salaires. Pour une raison quelconque, son habitus le retient de demander à sa famille d'arrêter les dépenses et, à la place, il commence à travailler dans des environnements louches. Cela indique qu'il ne sait pas comment agir conformément à la doxa de la classe au pouvoir, la bourgeoisie.

Ayant établi comment il utilise et choisit de gagner son capital économique, ce qui occupe une place importante, il semble pertinent d'examiner plus en détail son capital social. Les personnages auxquels il s'adresse ne sont pas connus des lecteurs, mais ce qui est certain, c'est qu'il travaille toutes les heures dont il dispose, ce qui signifie qu'il n'a pas beaucoup de temps à consacrer à la vie sociale. Ainsi, le personnage clé concernant son champ social est Mme Marty, qui joue un rôle central dans le capital social de M. Marty. Lorsque M. Marty, qui travaille dans des endroits suspects pour doubler son salaire, risque d'être licencié du lycée Bonaparte, sa femme mobilise son capital social. Grâce à elle, qui connaît Mme Henriette Desforges, issue de la haute bourgeoisie, il conserve son emploi. Cependant, il est en train de perdre son emploi précisément à cause de sa femme.

[...] et elle [Mme Marty], en le voyant pleurer un soir, devant la crainte d'un renvoi, avait eu l'idée d'employer son amie Henriette auprès d'un directeur du ministère de l'Instruction

publique, que celle-ci connaissait. Henriette finit par la tranquilliser d'un mot. Du reste, M. Marty allait venir lui-même connaître son sort et apporter ses remerciements. (ABD : 4499-4500)

En d'autres termes, sa femme possède d'excellentes relations dans la haute bourgeoisie, mais n'utilise ce capital que lorsqu'elle le décide. Cela ramène une fois de plus au fait que M. Marty ne sait pas exploiter les possibilités qui s'offrent à lui.

Ni l'histoire familiale de M. Marty ni l'endroit où il a fait ses études n'est précisé, mais puisqu'il est professeur dans un lycée, il est possible de supposer qu'il avait une certaine éducation. Donc, pourquoi une personne dotée d'un capital culturel est-elle confrontée à une telle chute ? M. Marty représente symboliquement une personne instruite mais pauvre, aux yeux des autres personnages, qui ne sait pas comment utiliser ni son capital économique, ni culturel, ni social. M. Marty a le potentiel pour agir dans ce champ grâce à ses capitaux, mais en raison de son habitus, il fait des choses qui ne correspondent pas à la doxa du champ. Au lieu de dire à sa famille d'arrêter, il se lance dans des affaires louches, au lieu de profiter lui-même des relations de sa femme, il attend que celle-ci les utilise. Son capital culturel en matière de codes sociaux, c'est-à-dire sa capacité à les utiliser, fait défaut.

On racontait que le pauvre M. Marty, à la suite de violentes scènes de ménage, venait d'être frappé du délire des grandeurs : il puisait à pleines mains dans les trésors de la terre, il vidait les mines d'or, chargeait des tombereaux de diamants et de pierreries. — Pauvre bonhomme ! dit Mme Guibal, lui toujours si râpé, avec son humilité de coureur de cachet !... Et la femme ? — Elle mange un oncle, à présent, répondit Henriette, un vieux brave homme d'oncle, qui s'est retiré chez elle, après son veuvage... (ABD : 4598)

M. Marty s'appauvrit à cause de sa femme et de sa fille, qui voudraient faire partie d'une autre bourgeoisie, de la haute bourgeoisie. Néanmoins, M. Marty ne sait pas utiliser ni son capital économique, ni culturel, ni social. Il manque de codes sociaux et ses valeurs diffèrent de celles des autres personnages du champ des affaires, il ne s'aligne pas sur celles de la bourgeoisie.

## 2.2 Instructrice Caroline

Mme Caroline est un personnage de *L'Argent*, dont l'action se déroule entre 1864 et 1869. Depuis l'âge de 18 ans, elle s'occupe de son frère.

Ils étaient, Caroline et Georges, les enfants d'un médecin de Montpellier, savant remarquable, catholique exalté, mort sans fortune. Lorsque le père s'en alla, la fille avait dix-huit ans, le garçon dix-neuf; et, comme celui-ci venait d'entrer à l'École polytechnique, elle le suivit à Paris, où elle se plaça institutrice. Ce fut elle qui lui glissa des pièces de cent sous, qui l'entretint d'argent de poche, pendant les deux années de cours; plus tard, lorsque, sorti dans un mauvais rang, il dut battre [...] (A : 7292)

C'est une personne très éduquée et érudite. Cependant, elle se marie à un ivrogne et à un homme violent, puis part avec son frère vers l'Est, car il devient ingénieur.

Elle parlait quatre langues, elle avait lu les économistes, les philosophes, passionnée un instant pour les théories socialistes et évolutionnistes; mais elle s'était calmée, elle devait surtout à ses voyages, à son long séjour parmi des civilisations lointaines, une grande tolérance, un bel équilibre de sagesse. (A : 7295)

Elle possède un capital culturel remarquable et sait tirer parti à la fois de sa richesse et de son éducation. Caroline dispose d'un capital économique suffisant, d'un capital culturel fondé sur l'éducation et de codes sociaux, ainsi que d'un capital social solide. De plus, elle partage la doxa du champ, c'est-à-dire les règles invisibles qui le structurent. Elle part avec son frère vers l'Est pendant neuf ans, où elle commence à donner des leçons, d'abord à Alexandrie, puis à Beyrouth. Cependant, après son retour en France, elle n'arrive pas à trouver un emploi comme institutrice. La raison pour laquelle elle ne trouve pas d'emploi n'est pas précisée.

Pour aider le frère de Caroline, M. Saccard donne à Caroline un poste d'aide domestique. Grâce à ses relations, il peut également lui obtenir un poste à l'Œuvre du Travail en tant que secrétaire.

Sans affectation de simplicité, elle ne portait plus qu'une robe noire, dans la poche de laquelle on entendait la sonnerie claire du trousseau de clefs; et cela l'amusait certainement, elle la savante, la philosophe, de n'être plus qu'une bonne femme de ménage, la gouvernante d'un prodigue, qu'elle se mettait à aimer, comme on aime les enfants mauvais sujets. (A : 7301)

Ce fait d'amusement peut être comparé à celui de la bourgeoisie dans *Pot-Bouille*, le plus souvent, il s'agit de petites aventures sans conséquence. Ou, comme cela peut être le cas avec Octave Mouret, ce sont les nombreuses aventures amusantes avec des femmes qu'il doit vivre pour lutter contre l'ennui. Le fait que Caroline trouve amusant d'être femme de ménage alors qu'elle est la savante montre qu'elle peut se permettre de se considérer comme quelqu'un de grande valeur. Elle trouve ensuite un emploi grâce à M. Saccard à L'Œuvre du Travail, mais continue à l'aider également

Au début, à la lecture, il semble que Mme Caroline soit simplement engagée pour s'occuper des tâches ménagères chez M. Saccard et du courrier que celui-ci lui confie. Cependant, étant bien éduquée et ayant elle-même été institutrice, elle commence à se documenter sur le métier et sur ce qui est permis ou non.

Elle osa lui tenir tête. — Je croyais que la loi exigeait la souscription intégrale du capital social. Cette fois, très surpris, il la regarda en face. — Vous lisez donc le Code ? Et elle rougit légèrement, car il avait deviné : la veille, cédant à son malaise, cette peur sourde et sans cause précise, elle avait lu la loi sur les sociétés. Un instant, elle fut sur le point de mentir. Puis, avouant, riant : — C'est vrai, j'ai lu le Code, hier. J'en suis sortie, en tâtant mon honnêteté et celle des autres, comme on sort des livres de médecine, avec toutes les maladies. Mais lui se fâchait, car ce fait d'avoir voulu se renseigner, la lui montrait méfiante, prête à le surveiller, de ses yeux de femme, fureteurs et intelligents. (A : 7360)

Elle se dispute souvent avec M. Saccard au sujet de la légitimité de ses actions, mais elle se voit une fois de plus rassurée. Elle s'occupe de sa correspondance et veut s'assurer que l'entreprise fonctionne sans heurts jusqu'à la fin, lorsque la Banque Universelle s'effondre. Le fait qu'elle « ose lui tenir tête » montre qu'elle fait partie d'une bourgeoisie. Sa réaction reflète son habitus, son positionnement social. Elle sait comment jouer le jeu et elle dispose des codes nécessaires pour le faire.

Néanmoins, Mme Caroline accorde trop de confiance à M. Saccard et chaque fois qu'elle a des soupçons concernant les affaires, et à juste titre, il parvient à la convaincre de ne pas s'inquiéter. Mme Caroline est amoureuse de M. Saccard et laisse son amour l'aveugler, même jusqu'à devenir sa maîtresse.

Même si elle dispose d'un capital social important, celui-ci reste à certains égards médiocres. Elle connaît les codes sociaux et sait comment les utiliser, mais peut être prise

au dépourvu. Elle s'occupe du capital économique, possède une solide connaissance de la gestion financière, aide M. Saccard à réduire les coûts et fait preuve d'intelligence en retirant sa part de l'investissement avant que la banque ne fasse faillite.

C'est un personnage féminin fort, qui fait preuve d'intelligence dans différents capitaux : social, économique et culturel. Même après que tout tourne mal et qu'elle touche le fond du désespoir, elle est capable d'aller de l'avant. En tant qu'être humain, sa seule faiblesse est l'amour qu'elle porte aux gens, qu'il soit romantique ou platonique.

Et madame Caroline était gaie malgré tout avec son visage toujours jeune, sous sa couronne de cheveux blancs, comme si elle se fût rajeunie à chaque avril, dans la vieillesse de la terre. Et, au souvenir de honte que lui causait sa liaison avec Saccard, elle songeait à l'effroyable ordure dont on a également sali l'amour. Pourquoi donc faire porter à l'argent la peine des saletés et des crimes dont il est la cause ? L'amour est-il moins souillé, lui qui crée la vie ?  
(A : 7704)

Il est regrettable qu'il n'y ait pas d'interaction avec elle en tant qu'institutrice dans ce roman, ni de présentation plus précise de l'étendue de sa culture.

En conclusion, cet exemple illustre le fait évoqué dans le champ scolaire, à savoir que les femmes qui sont éducatrices sont issues de la bourgeoisie, contrairement aux hommes, en particulier à ceux qui les précèdent dans ce champ. Le fait qu'elle soit issue de la bourgeoisie apparaît dans son habitus, elle dispose d'un capital social, économique et culturel important. Étant issue de la bourgeoisie, elle connaît les codes sociaux et sait comment les utiliser, elle fait partie et s'adhère à la doxa du champ.

### 2.3 Professeur Lalubie du Plassans

L'histoire racontée dans *L'Œuvre* se déroule sur environ 15 ans et se termine en 1870. Lalubie est, parmi tous les personnages, une figure très marginale. Il est mentionné dans un passage au début du roman. En dehors de cette unique apparition, son histoire, si l'on peut l'appeler ainsi, est racontée sous forme de souvenirs et de rumeurs par d'autres personnages. Comme c'est souvent le cas pour les personnages secondaires dans les romans de Zola. Les deux personnages principaux se remémorent leur enfance, leur vie scolaire, leurs professeurs et, pour l'anecdote, ce qui leur est arrivé.

Les garçons se souviennent comment un élève, Pouillaud a mis des bougies allumées dans le casier de Lalubie et comment, en punition, il a donné 500 lignes à écrire à toute la classe. Ce souvenir évoque le fait que Pouillaud avait envoyé une lettre annonçant le mariage de Lalubie : « Cette vieille rosse de professeur épouse une jolie fille. Mais tu la connais, la fille de Galissard, le mercier, la petite blonde à qui nous allons donner des sérénades ! » (Œ : 5645)

Cela permet de déduire que son seul lien avec les entreprises est son mariage, probablement avec une fille beaucoup plus jeune que lui. Il est donc possible qu'il utilise son capital social pour ce mariage et ce lien. Ce qu'il reste dans Plassans indique que le capital social de Lalubie est probablement faible, car les autres personnages ne le rencontrent ni à Paris ni dans d'autres intrigues. Malheureusement, l'état de son capital économique n'est pas connu, mais s'il est important, cela serait vraisemblablement mentionné dans la lettre de Pouillaud. Étant donné qu'il épouse la fille d'un mercier, il semble possible, qu'il se trouve dans une situation confortable ou du moins peu défavorable.

De plus, il montre que l'enseignement dans cette école est probablement, pour le moins, un casse-tête. Les garçons jouent des tours aux enseignants. Cependant, les punitions ne sont pas physiques dans ce cas précis. C'est le seul indice de son capital social, à savoir qu'on ne doit pas être puni physiquement. À cette époque, au XIX<sup>e</sup> siècle, on commence effectivement à lutter contre les châtiments corporels, mais il est clair qu'ils ne disparaissent pas pour autant.

### 3. Le champ politique

#### 3.1 Jantrou et l'*Espérance*

Jantrou de roman *L'Argent* est rédacteur en chef de l'*Espérance*, un journal catholique qu'il dirige pour le compte de la Banque Universelle. Au début du roman, Jantrou est décrit comme : « D'un coup d'œil, il le voit ravagé, sans ressources, avec une redingote dont les manches s'étaient usées sur les tables des cafés, à attendre une situation (A : 7366-7367) » et avec les mots tels que cynique et lettré. Il est un ancien professeur venu de Bordeaux à Paris. Ce qui est établi, c'est qu'il est obligé de quitter l'Université, « à la suite d'une histoire louche ».

Obligé de quitter l'Université, déclassé, mais beau garçon avec sa barbe noire en éventail et sa calvitie précoce, d'ailleurs lettré, intelligent et aimable, il était débarqué à la Bourse vers vingt-huit ans, s'y était traîné et sali pendant dix années comme remisier, en n'y gagnant guère que l'argent nécessaire à ses vices. Et, aujourd'hui, tout à fait chauve, se désolant ainsi qu'une fille dont les rides menacent le gagne-pain, il attendait toujours l'occasion qui devait le lancer au succès, à la fortune. (A : 7256-7257)

La création du journal *Espérance*, qui doit être racheté par la banque de M. Saccard, la Banque Universelle, est une idée de Jantrou. Il convainc rapidement M. Saccard. Il est persuasif et connaît les codes sociaux. M. Saccard lui a même confié le poste de rédacteur en chef. Le journal existe déjà auparavant, mais il a peu de lecteurs. Avec cela, ils peuvent acquérir le journal pour une dizaine de mille francs et le poste de directeur revient à Jantrou. Sous la direction de Jantrou et de M. Saccard, il se popularise et est utilisé à des fins politique et il fonctionne comme la branche politique de la Banque Universelle.

Jantrou du reste, bien qu'officiellement il ne fût que directeur de l'*Espérance*, où il écrivait des articles politiques d'une littérature universitaire soignée et fleurie, que ses adversaires eux-mêmes reconnaissaient « du plus pur atticisme », était son agent secret, l'ouvrier complaisant des besognes délicates. Et, entre autres choses, c'était lui qui venait d'organiser toute une vaste publicité autour de l'Universelle. (A : 7433-7434)

*L'Espérance* soutient parfois Rougon, parfois l'opposition, selon les nécessités du moment. Cet extrait illustre parfaitement le capital social dont dispose Saccard, dont le frère Rougon, pourtant peu favorable à son égard, occupe le poste de ministre.

[...] violemment attaqué par l'opposition grandissante, Rougon, le ministre, le frère du directeur, était disposé à favoriser l'Universelle, si le journal de la société, l'Espérance, un ancien organe catholique, défendait le gouvernement. (A :7426)

Travailler à *l'Espérance* lui permet de gagner de l'argent, il a les moyens de mieux s'habiller, d'avoir une meilleure allure, de s'offrir encore davantage de vices. Cependant, derrière cette mascarade, il y a toujours son passé d'« ancienne crasse du professeur déclassé ».

Maintenant, il était tout flambant neuf, serré dans une élégante redingote, la boutonnière fleurie d'une rosette panachée de couleurs vives, portant l'été, sur le bras, un mince pardessus de nuance claire, enfoncé l'hiver dans une fourrure de cent louis, soignant surtout sa coiffure, des chapeaux irréprochables, d'un luisant de glace. Avec cela, il gardait des trous dans son élégance, la vague impression d'une malpropreté persistant en dessous, l'ancienne crasse du professeur déclassé, tombé du lycée de Bordeaux à la Bourse de Paris, la peau pénétrée et teinte des saletés immondes qu'il y avait essuyées pendant dix ans ; de même que, dans l'arrogante assurance de sa nouvelle fortune, il avait de basses humilités, s'effaçant, pris de la peur brusque de quelque coup de pied au derrière, ainsi qu'autrefois. (A : 7435-7436)

Les vêtements ne changent pas l'habitus d'une personne, celui-ci reste le même, quoi qu'il arrive. Son habitus transparaît dans ses manières et son apparence physique, comme : « la vague impression d'une malpropreté persistante en dessous ». L'habitus profondément intériorisé et en grande partie inconscient, demeure difficile à transformer, même en utilisant des capitaux économique, social et culturel. Si l'apparence peut permettre d'entrer dans un autre champ, elle ne fournit pas pour autant les codes nécessaires pour y fonctionner, maintenant ainsi les agents dépourvus de l'habitus adéquat à sa périphérie. Être bourgeois, n'est pas seulement une question d'argent, c'est aussi un état d'esprit, un habitus acquis dès la naissance. Comme le montre Zola, la famille détermine en grand partie le destin d'un individu. Dans la perspective bourdieusienne, l'habitus se reproduit et se transmet.

Comme indiqué précédemment, il dispose soudainement des fonds nécessaires pour financer son mode de vie, mais il dépense plus qu'il ne peut se le permettre.

Il gagnait cent mille francs par an, en mangeait le double, on ne savait à quoi, car il n'affichait pas de maîtresse, tenaillé sans doute par quelque ignoble vice, la cause secrète qui l'avait fait chasser de l'Université. L'absinthe, du reste, le dévorait peu à peu, depuis ses jours de misère, continuant son œuvre, des infâmes cafés de jadis au cercle luxueux d'aujourd'hui, fauchant ses derniers cheveux, plombant son crâne et sa face, dont sa barbe noire en éventail demeurait l'unique gloire, une barbe de bel homme qui faisait illusion encore. (A :7436)

En théorie, il fait partie de la bourgeoisie, ses revenus sont élevés, mais son capital culturel montre qu'il n'en fait pas vraiment partie. Il n'utilise pas l'argent comme le veut la doxa du moment de la bourgeoisie. Il dépense deux fois plus qu'il ne gagne et il ne l'utilise pas, par exemple, pour investir. Dans l'ensemble, sa qualité de vie est faible, puisqu'il est « tenaillé sans doute par quelque ignorable vice » en raison de son passé et de son addiction à l'absinthe. Le statut de son capital économique est en constante fluctuation et il ne met pas à profit sa bonne éducation pour dépenser de manière responsable. Savoir comment faire du bénéfice relève des codes de la bourgeoisie, que son habitus ne possède pas.

Concernant le capital culturel, une fois de plus, il n'est jamais précisé où il a reçu son éducation. Le roman ne mentionne jamais explicitement la raison de son renvoi de l'Université, mais il est plausible que la mode de vie qu'il mène dans le roman corresponde à celui qu'il menait déjà à l'université. Après la chute de la Banque Universelle, il reçoit sa chute finale, lui aussi.

C'étaient encore Jantrou, noyé dans l'alcool, la Sandorff noyée dans la boue, Massias retombé à sa misérable condition de chien rabatteur, cloué pour la vie à la Bourse par la dette... (A : 7657)

L'aspect politique du journal offre un aperçu du capital culturel de Jantrou. En ce sens, il possède des codes sociaux nécessaires pour entrer dans le champ politique, il utilise activement le journal comme un outil politique de Saccard, mais aussi pour influencer l'opinion publique et, si nécessaire, pour satisfaire le frère ministre de Saccard. Il ne défend pas d'opinions politiques radicales qu'il souhaite exposer dans le journal. Bien sûr, il fait partie du courant politique que le journal soutient de temps à autre, mais il n'emploie

pas lui-même ce journal comme un outil pour exprimer ses propres convictions politiques profondes. Il voit à quel point la structure sociale est corrompue, alors il se contente de jouer le jeu.

Jantrou a beaucoup de relations, ce qui lui assure un capital social. Deux de ses plus grands vices sont l'alcool et les femmes (A : 7455-7456). Il semble donc avoir de bonnes relations dans sa vie professionnelle, mais il ne cherche pas à cultiver des relations qui pourraient renforcer son capital économique, social ou culturel.

En conclusion, Jantrou n'arrive pas à trouver sa place dans la bourgeoisie. Son habitus permet de voir à quel point cela est ancré en lui. Même s'il essaie de s'intégrer, il n'y parviendra jamais. Il n'utilise pas son argent conformément à la doxa. Il n'essaie pas non plus de cultiver des relations sociales importantes. Son capital culturel est également insuffisant, car il ne connaît pas les codes sociaux qui lui permettraient de fonctionner dans ce champ. Il n'a aucune ambition de cultiver des relations importantes pour être plus que ce qu'il est, il a Rougon, mais c'est tout.

### 3.2 Charvet et le groupe Gavard

Charvet, du roman *Le Ventre de Paris* où l'intrigue se déroule entre 1858 et 1859, est le chef de ce groupe avant l'arrivée de Florent. « Mais Charvet restait le despote du groupe, étant le plus autoritaire et le plus instruit. » (VP : 856)

À l'arrivée de Florent tout change, ce qui provoque quelques tensions entre eux.

Florent, qui, dans les premiers temps, éprouvait une sorte de méfiance, finit par croire à la possibilité d'un mouvement révolutionnaire. Il s'en occupait très sérieusement, prenant des notes, faisant des plans écrits. Les autres parlaient toujours. Lui, peu à peu, concentra sa vie dans l'idée fixe dont il se battait le crâne chaque soir, au point qu'il mena son frère Quenu chez monsieur Lebigre, naturellement, sans songer à mal. (VP : 906)

Ce qui est également connu sur Charvet, c'est qu'il est un grand garçon osseux et qu'il se disait professeur libre (VP : 856). Le lecteur n'a pas accès à d'autres informations concernant son capital culturel. Il est marié à Clémence depuis dix ans, et leur contrat de vie commune se révèle très strict. Par exemple, ils gardent un œil sur l'argent qu'ils

s'empruntent mutuellement. À l'une des occasions où Charvet emprunte à nouveau de l'argent, il est implicite qu'il a un élève.

Elle lui remet ensuite les dix francs, en lui disant : — Marque que tu m'en dois quinze, maintenant... Tu me les rendras le 5, sur les leçons du petit Léhudier. (VP :903)

Malheureusement, c'est la seule mention faite de cet élève, ce qui signifie qu'à part le fait qu'il gagne cinq francs par leçon, rien d'autre n'est connu à son sujet.

Du point de vue du capital économique de Charvet, c'est Clémence qui, au début, travaille aux Halles et gagne plus d'argent que lui.

Charvet traitait même en riant Clémence d'aristocrate, parce qu'elle prenait un grog ; il disait qu'elle voulait l'humilier, lui faire sentir qu'il gagnait moins qu'elle, ce qui était vrai ; et il y avait, au fond de son rire, une protestation contre ce gain plus élevé, qui le rabaissait, malgré sa théorie de l'égalité des sexes. (VP : 903)

Cela suggère que son habitus manque de connaissances et de codes sociaux nécessaires pour utiliser et développer son capital économique. Il n'utilise pas son capital économique comme le ferait un adhérent de la doxa du champ. Son bien-être économique dépend directement de celui de Clémence.

C'est Clémence, interrompit la Sarriette, une grande sèche, qui fait la dinde, parce qu'elle est allée en pension. Elle vit avec un professeur râpé... Je les ai vus ensemble ; ils ont toujours l'air de se conduire au poste. (VP : 908)

Il est un *professeur râpé* dit par Sarriette, qui a grandi aux Halles et y travaille, mais qui est originaire de la campagne. D'après CNRTL râpé est utilisé en parlant d'une personne et signifie : « Qui affiche, par l'état délabré de son habillement, un air de grande misère ». C'est ainsi que les autres, en l'occurrence Sarriette, un personnage connu pour ses bavardages, perçoivent Charvet. Le même type de description forme un motif. C'est le cas avec Jantrou qui est « ancienne crasse du professeur déclassé », décrit par le narrateur, le cas avec un surnom de professeur la Crasse, donné par les garçons de Plassans de *L'Œuvre* et le cas avec M. Marty qui est décrit par Mme Guibal, femme de l'avocat, comme « lui toujours si râpé » (ABD : 4598). Dans ces cas, le fait qu'ils soient impurs et inaptes à faire partie de la société qui les entoure est soit intégré dans la description elle-même, soit

mentionné par des personnages secondaires, comment les autres personnages et le récit encadrent leur situation.

Le capital social de Charvet se compose plus ou moins du groupe Gavard. Il se compose de différents personnages qui sont des personnes actives de la société, discutant de politique ou étant, pour la plupart, des propriétaires de leurs entreprises. Il s'agit de Florent, Robine, Clémence, Logre, Gavard, Alexandre, Lacaille et Lebrige chez qui le groupe se réunit pour ses discussions. Charvet ne soutient cependant pas les idées et idéologies de Florent, ce qui fait de ces deux éducateurs des opposés.

Il y avait deux camps. Charvet, qui professait l'hébertisme, avait avec lui Logre et Robine. Florent toujours perdu dans son rêve humanitaire, se prétendait socialiste et s'appuyait sur Alexandre et sur Lacaille. Quand à Gavard, il ne répugnait pas aux idées violentes ; mais, comme on lui reprochait quelquefois sa fortune, avec d'aigres plaisanteries qui l'émotionnaient, il était communiste. (VP : 901)

Florent et Charvet sont tous deux politiquement de gauche. Cependant, Charvet affirme clairement qu'il est hébertiste, ce qui, historiquement, devrait être plus radical que les idéologies de gauche de Florent. Cependant, dans l'intrigue, c'est Florent qui est le plus radical, avec ses idées utopiques qu'il souhaite réaliser, tandis que Charvet s'attribue simplement un titre politique. Il partage certes des idées anti-bourgeoises, mais dans un certain sens, il est plus réaliste que Florent. Florent agit de manière radicale dans la vie réelle, Charvet en théorie. Charvet se considère comme une personnalité importante, mais la vérité est que, dans le contexte de la structure sociale et des valeurs, il vit dans la médiocrité.

En conclusion, Charvet s'inscrit également dans le cadre des éducateurs dans le champ des affaires. Sa façon d'agir montre qu'il ne sait pas comment agir selon la doxa du parti au pouvoir, la bourgeoisie. De plus, il déclare qu'il n'est pas d'accord avec la bourgeoisie, ce qui signifie qu'il n'aspire pas à appartenir à ce groupe social dès le départ.

### 3.3 Professeur Florent, étudiant Muche et le groupe Gavard

Florent est, contrairement aux autres personnages éducateurs, le personnage principal du *Ventre de Paris*. Florent est à cheval entre différents champs : le champ des affaires à

travers les Halles, le champ politique à travers ses intérêts politiques personnels et le champ artistique à travers son amitié avec Claude Lantier.

Le capital culturel de Florent en rapport avec sa profession d'enseignant n'est pas connu. Il était un professeur dans une pension de la rue de l'Estrapade.

Son ancien métier de professeur crotté l'armait d'une patience angélique ; il savait garder une froideur magistrale, lorsque la colère montait en lui, et que tout son être saignait d'humiliation. Mais jamais les gamins de la rue de l'estrapade n'avaient eu cette férocité des dames de la Halle, cet acharnement de femmes énormes, dont les ventres et les gorges sautaient d'une joie géante, quand il se laissait prendre à quelque piège. (VP : 866)

Florent devient républicain et participe à la révolution de 1848. Lors du coup d'État, il se fait arrêter et il est déporté. Après sept années d'exil, il s'échappe et, pendant deux ans, il effectue différents types de travail avant de retourner à Paris. Il obtient alors un emploi qu'il ne souhaite pas prendre au départ, aux Halles, où il travaille comme inspecteur de la marée. Il vit confortablement et travaille aux Halles uniquement pour occuper un véritable emploi, afin de couvrir son retour illégal en France.

Les Halles, le champ d'affaires, devient important car c'est là que Florent rencontre son élève, Muche. De ce fait les Halles jouent un rôle central pour son capital social. Muche est le fils de Louise Méhudin, également connue sous le nom de la belle Normande. Louise Méhudin est poissonnière aux Halles. Puisque Florent travaille comme inspecteur de la marée, ils apprennent à se connaître. Elle commence à avoir une affection pour lui, mais celui-ci ne partage pas ses sentiments. Comme il vit confortablement, au début, il ne demande pas d'argent pour enseigner à Muche. Il est également possible de considérer que l'éducation de Muche est son projet passionnel. Au lieu d'argent, la belle Normande lui offre des beaux poissons et prend Florent sous sa protection aux Halles.

Cet enseignement et cette démonstration d'intelligence de la part de Muche apportent de la joie à Florent.

Dès le troisième jour, il apporta un alphabet. Muche le ravit par son intelligence. Il apprit ses lettres avec la verve parisienne d'un enfant des rues. Les images de l'alphabet l'amusaient extraordinairement. Puis, dans l'étroit bureau, il prenait des récréations formidables, le poêle demeurait son grand ami, un sujet de plaisirs sans fin. (VP : 875)

Muche est un bon exemple de l'esprit de l'époque, des enfants élèves par l'école de la vie. Ce type de personnage est récurrent dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, avec des figures telles que Gavroche. Ils apportent au récit malice, audace et forte volonté. Il a sept ans et est décrit comme « un petit bonhomme joli comme un ange et grossier comme un routier » (VP : 874).

Élevé dans les ordures des Halles, il épelait le catéchisme poissard, se mettait un poing sur la hanche, faisait la maman Méhudin, quand elle était en colère. Alors les « salopes », les « catins », les « va donc moucher ton homme », les « combien qu'on te la paye, ta peau ? » passaient dans le filet de cristal de sa voix d'enfant de chœur. (VP : 874)

Hamon décrit, dans son ouvrage, les différentes étapes de la connaissance par lesquelles passent certains personnages. Cette idée du niveau de connaissance, ce que les personnages finiront par acquérir, est intéressante.

De même, dans *Le Ventre de Paris*, Florent se différencie des autres personnages non seulement par son évolution de lecteur (passer de la « Clé des Songes » à la lecture et à la rédaction d'ouvrages politiques), mais aussi en instruisant le jeune Muche, à partir de livres politiques. Les personnages passent, alors, par des phases différenciées d'acculturation, certains restant au premier stade, celui de l'ignorance, certains accédant au stade transitoire du savoir « mal digéré », « hétéroclite », « à trous », d'autres accédant au stade ultime et plus positif du savoir « digéré », chaque stade étant accompagné d'un méta-savoir évaluatif, d'une plus ou moins grande « conscience », d'une sur- ou d'une sous-évaluation de ce même savoir [...] (Hamon 2012 [1983] : 5447)

Dans le cas de Muche, cette acculturation reste incomplète, car Florent est arrêté et envoyé en exil. Le plus important, c'est qu'il s'agit de la seule occasion où l'on décrit l'étudiant et ce qu'un éducateur lui enseigne. Les enseignements de Florent contribuent également à sa condamnation. Florent utilise également ses enseignements pour poursuivre ses ambitions politiques. Ce que Florent transmet à Muche, lorsqu'il lui apprend à écrire comporte des phrases politiquement chargées.

Muche, cependant, achevait sa page d'écriture. Florent, qui avait une belle main, préparait des modèles, des bandes de papier, sur lesquelles il écrivait, en gros et en demi-gros, des mots très longs, tenant toute la ligne. Il affectionnait les mots « tyranniquement, liberticide, anticonstitutionnel, révolutionnaire » ; ou bien, il faisait copier à l'enfant des phrases comme celles-ci : « Le jour de la justice viendra... La souffrance du juste est la condamnation du

pervers... Quand l'heure sonnera, le coupable tombera. » Il obéissait très naïvement, en écrivant les modèles d'écriture, aux idées qui lui hantaient le cerveau ; il oubliait Muche, la belle Normande, tout ce qui l'entourait. Muche aurait copié Le Contrat social. Il alignait, pendant des pages entières, des « tyranniquement » et des « anticonstitutionnel », en dessinant chaque lettre. (VP : 888-889)

Lorsque les agents et le commissaire de police recherchent Florent pour l'arrêter, ils se rendent chez les Méhudins. Pour prouver son innocence quant au projet de révolte de Florent, Louise Méhudin leur donne les cahiers.

Cependant, le commissaire lisait les modèles d'écriture, d'un air sérieux. Les « tyranniquement », les « liberticide », les « anticonstitutionnel », les « révolutionnaire », lui faisaient froncer les sourcils. Lorsqu'il lut la phrase : « Quand l'heure sonnera, le coupable tombera », il donna de petites tapes sur les papiers, en disant : — C'est très grave, très grave. (VP : 1055-1056)

Florent ne valorise pas son capital économique en travaillant dans les Halles et en vivant chez les Quenu. Il est pauvre, mais vit assez confortablement avec la famille de son frère. Une partie de l'argent qu'il gagne aux Halles, sur les 150 francs mensuels, selon le récit, il la donne à la famille de M. Verlaque, celle dont il occupe le poste. (VP : 850) Cependant, après avoir discuté avec Charvet, il a décidé qu'il ne donnerait pas plus de 25 francs. Et ce qui reste, il le dépense chez Lebrige en boissons.

Après que ses relations avec la famille de son frère se sont détériorées en raison de ses aspirations politiques, il commence à manger davantage à l'extérieur afin de ne plus dépendre autant de sa famille. De plus, on constate qu'à un certain moment, il commence à être rémunéré pour ses cours avec Muche.

Jamais il ne songea, même lorsqu'il se vit chassé peu à peu, à l'héritage du vieux Gradelle, aux comptes que sa belle-soeur voulait lui rendre. Il avait, d'ailleurs, arrêté à l'avance tout un projet de budget : avec l'argent que madame Verlaque lui laissait sur ses appointements, et les trente francs d'une leçon que la belle Normande lui avait procurée, il calculait qu'il aurait à dépenser dix-huit sous à son déjeuner et vingt-six sous à son dîner. C'était très suffisant. Enfin, un matin, il se risqua, il profita de la nouvelle leçon qu'il donnait, pour prétendre qu'il lui était impossible de se trouver à la charcuterie aux heures des repas. Ce mensonge laborieux le fit rougir. (VP : 949)

En plus de cela, Florent hérite d'un héritage qui s'élève à 42 000 francs qui ne l'intéresse pas. Cependant, les autres sont d'avis que Florent a l'intention de s'approprier tout l'héritage (VP : 1007) et Florent tente de convaincre les autres que les Quenu ont essayé de le lui offrir (VP : 1011).

— Je n'ai besoin de rien, répétait toujours Florent. Je ne saurais seulement pas où le mettre, cet argent. Alors elle s'emportait. — Tenez, vous n'êtes pas un homme. Ça fait pitié... Vous ne comprenez donc pas que les Quenu se moquent de vous. La grosse vous passe le vieux linge et les vieux habits de son mari. Je ne dis pas cela pour vous blesser, mais enfin tout le monde s'en aperçoit... Vous avez là un pantalon, raide de graisse, que le quartier a vu au derrière de votre frère pendant trois ans... Moi, à votre place, je leur jetterais leurs guenilles à la figure, et je ferais mon compte. (VP : 1011)

Une différence notable entre M. Marty et Florent est dans leurs rapports à l'argent. M. Marty s'appauvrit à cause de sa femme et de sa fille, qui souhaitent faire partie d'une bourgeoisie plus aisée, tandis que Florent choisit la pauvreté, irrité par la vue des bourgeois.

Alors, il se sentit les poings serrés, prêt à une lutte, plus irrité par la pensée de son exil, qu'il ne l'était en rentrant en France. La haine le reprit tout entier. (VP : 884)

De plus, si l'on compare Florent à Mme Caroline, ils apparaissent comme des opposés. Caroline agit pour préserver son capital économique, tandis que Florent n'en fait pas usage. Elle est issue d'un milieu qui valorise ses capacités, alors que le passé de Florent est marqué par son exil.

Cela prouve que c'est un garçon [Florent] sans cervelle et sans conduite. S'il avait la moindre idée, il aurait déjà fait quelque chose avec cet argent... Moi, je voudrais bien ne plus l'avoir, ça nous débarrasserait... Je lui en ai déjà parlé deux fois ; mais il refuse de m'écouter. (VP : 917)

Le fait que Lisa veuille se débarrasser de l'argent montre également qu'elle souhaite mettre toute l'affaire Florent derrière elle. En outre, cet extrait montre bien comment les autres remarquent également qu'il ne s'intègre pas dans le champ social. Il ne sait pas comment utiliser le capital économique et ne souhaite pas en posséder une grande quantité. Lisa Quenu (Macquart) le considère même comme un garçon qui n'a pas de cervelle.

Il ne commence à demander à son frère et à sa femme Lisa Quenu (Macquart) son héritage, celui que lui a laissé son cousin, que dans le but de planifier le soulèvement, cinquante mille francs en quatre mois (VP : 1036).

Il ne garde pas son argent comme le ferait un bourgeois, Florent n'en veut que quand on dit au Groupe Gavard que son mouvement politique avancerait plus vite s'ils avaient un peu d'argent. Cela montre que le capital social et culturel a plus de valeur à ses yeux que le capital économique. Il illustre également son habitus et son rejet des valeurs bourgeoises. Cependant, c'est le fait de ne pas valoriser le capital économique et de rejeter la société bourgeoise qui conduit à sa chute.

Il apparaît ici que les personnes qui possèdent un capital culturel important ne s'intègrent pas dans la société comme celle-ci le souhaiterait. Florent comprend que quelque chose doit changer dans la société, il veut la transformer, mais il apparaît clairement qu'il n'est qu'un petit rouage dans cette structure. La police sait déjà qu'il est de retour à Paris et qu'il prépare une sorte de révolution. Son destin est scellé depuis le début du roman, sans qu'il en ait conscience. Cela montre, du point de vue de Zola, une certaine détermination de la vie de Florent et une reproduction liée à son habitus. Florent possède les clés (l'accès à différents champs), mais il ne possède pas les codes pour fonctionner dans la société bourgeoise et dans le champ des affaires ou du politique et, de fait, il ne le souhaite pas. Il ne fait pas vraiment partie de la bourgeoisie, car il s'oppose à l'un de ses aspects les plus importants, l'absence de changement. Il y a l'idée de préserver un système capitaliste qui permettrait aux gens de continuer à en bénéficier.

Ce qui l'aide à réaliser ses idéologies politiques est le Groupe Gavard. Ce groupe constitue le capital social et culturel de Florent dans le champ politique.

Fatalement, Florent revint à la politique. Il avait trop souffert par elle, pour ne pas en faire l'occupation chère de sa vie. Il fût devenu, sans le milieu et les circonstances, un bon professeur de province, heureux de la paix de sa petite ville. Mais on l'avait traité en loup, il se trouvait maintenant comme marqué par l'exil pour quelque besogne de combat. Son malaise nerveux n'était que le réveil des longues songeries de Cayenne, de ses amertumes en face de souffrances imméritées, de ses serments de venger un jour l'humanité traitée à coups de fouet et la justice foulée aux pieds. (VP : 884)

Son habitus lui permet de participer au champ politique. C'est dans ce champ qu'il trouve des personnes qui partagent ses idées au sein du groupe Gavard, qu'il crée des connexions et qu'il utilise son capital culturel pour tenter de réaliser ses rêves politiques. En raison de son engagement dans la politique, il change ses autres champs d'activité, notamment celui de la famille, par exemple dans le cas où son frère et la femme de son frère s'éloignent de lui. Au fur et à mesure que le temps passe et que Florent et d'autres commencent à vouloir affirmer leurs convictions, une opposition au groupe se dessine. Lisa Quenu (Macquart) conseille à son mari, le frère de Florent, de se tenir à l'écart de ce groupe après que Florent l'y a entraîné à plusieurs reprises.

Alors, pourquoi parles-tu de renverser le gouvernement, qui te protège et te permet de faire des économies ? Tu as une femme, tu as une fille, tu te dois à elles avant tout. Tu serais coupable, si tu risquais leur bonheur. Il n'y a que les gens sans feu ni lieu, n'ayant rien à perdre, qui veulent des coups de fusil. Tu n'entends pas être le dindon de la farce, peut-être ! Reste donc chez toi, grande bête, dors bien, mange bien, gagne de l'argent, aie la conscience tranquille, dis-toi que la France se débarbouillera toute seule, si l'Empire la tracasse. Elle n'a pas besoin de toi, la France ! (VP : 915)

Concernant son rôle de professeur, le champ politique influence également son enseignement. Même si Muche ne comprend pas que les phrases qu'il apprend à écrire sont d'ordre politique. Florent en retire une forme de satisfaction politique, qui contribue à la chute de son personnage. Cela illustre également la différence entre Jantrou et Florent, Jantrou n'utilise pas le journal comme un outil politique pour lui-même, contrairement à Florent qui l'utilise dans le contexte de l'enseignement de Muche. Tout son séjour à Paris est déjà déterminé, selon Zola, et au prisme de Bourdieu, par les contraintes de son habitus. Florent sait utiliser les codes sociaux dans le champ politique et tous les membres du groupe Gavard partagent presque la même doxa, mais cela reste une extension du champ social. Il possède un capital social et bénéficie de l'influence de Louise Méhudin aux Halles, mais il n'exploite pas ces relations, obsédé qu'il est par ses idées politiques. Il détient un capital culturel sous forme d'éducation, mais il lui manque ce capital lié aux codes sociaux. Finalement, rien ne change, chacun reprend sa vie comme avant le retour de Florent de son exil.

## 4. Le champ artistique

### 4.1 Peintre Claude Lantier et Florent

Le personnage de Claude Lantier, qui n'est pas éducateur offre une perspective pour bien comprendre le fonctionnement du champ artistique étant donné qu'il accompagne Florent et ils deviennent des amis.

Lorsque Florent arrive à Paris, Mme François, une maraîchère, lui apporte son aide en le présentant à Claude Lantier, alors encore jeune peintre, afin que celui-ci lui fasse découvrir la ville. Le capital social de Florent s'accroît sans qu'il ait besoin d'agir. Florent et Claude parcourent ensemble Paris, l'une des tactiques utilisées par Zola pour présenter les lieux au lecteur sans créer d'effet artificiel, puisque Florent n'est pas allé à Paris depuis des années. Hamon s'accorde avec la fonction du personnage de Claude dans *Le Ventre de Paris* :

Ces trois rôles [le regardeur-voyeur attentif, le technicien-travailleur affairé, le bavard volubile] définissent une catégorie de personnages, délégués du narrateur, chargés par lui soit de poser les descriptions réclamées par le projet réaliste, tout en assurant un « lien » entre elles, soit de rétablir et d'assurer la lisibilité et la cohésion de chaque roman en tissant, à l'intérieur même du roman, un système anaphorique-cataphorique de commentaires, d'appels, et de rappels de l'information. Ainsi Claude, dans *Le Ventre de Paris*, n'est que le guide chargé de présenter les Halles à Florent (et au lecteur) [...] (Hamon 2012 [1983] : 1060)

Il est clair que Florent et Claude appartiennent à deux mondes différents. Cependant, ils ont tous deux une haute opinion l'un de l'autre. Claude permet à Florent d'élargir son capital social, mais chacun reste dans son propre champ.

— C'est Paris, c'est ce gueux de Paris. — Non, je sais qui c'est, ce sont des misérables, reprit Claude dont les poings se serraient. Imaginez-vous, madame François, qu'il n'y a pas de bêtises qu'ils n'aient dites, au tribunal... Est-ce qu'ils ne sont pas allés jusqu'à fouiller les cahiers de devoirs d'un enfant ! Ce grand imbécile de procureur a fait là-dessus une tartine, le respect de l'enfance par-ci, l'éducation démagogique par-là... J'en suis malade. Il fut pris d'un frisson nerveux ; il continua, en renfonçant les épaules dans son paletot verdâtre : — Un garçon doux comme une fille, que j'ai vu se trouver mal en regardant saigner des pigeons...

Ça m'a fait rire de pitié, quand je l'ai aperçu entre deux gendarmes. Allez, nous ne le verrons plus, il restera là-bas, cette fois. (VP : 1075)

Il s'agit d'un revirement soudain, car tous les autres personnages, qui sont plus proches du champ social de Florent, comme les Quenus, le Groupe Gavard, la Belle Normande, pendant la majeure partie du roman, le considèrent immédiatement comme coupable. Claude ne voit pas Florent comme un homme coupable. Cette vision différente de lui pourrait s'expliquer par le fait qu'il ne fait pas partie du Groupe Gavard, ce qui signifie également qu'il ne partage pas la doxa de ce champ. Bien qu'il affirme s'habituer à ce que les gens parlent de politique partout, même dans les ateliers, et qu'il partage certaines de ses propres idées, il ne souhaite pas joindre Florent dans sa quête politique.

— Est-ce que vous connaissez la bataille des Gras et des Maigres ? demanda-t-il. Florent, surpris, dit que non. Alors Claude s'enthousiasma, parla de cette série d'estampes avec beaucoup d'éloges. Il cita certains épisodes : les Gras, énormes à crever, préparant la goinfrerie du soir, tandis que les Maigres, pliés par le jeûne, regardent de la rue avec la mine d'échalas envieux ; et encore les Gras, à table, les joues débordantes, chassant un Maigre qui a eu l'audace de s'introduire humblement, et qui ressemble à une quille au milieu d'un peuple de boules. (VP : 969)

Comme indiqué précédemment, l'un des champs importants pour Florent est celui du champ des affaires des Halles. Florent et Claude font d'une part une comparaison entre les riches et les gros, et d'autre part entre les pauvres et les maigres.

Les Halles géantes, les nourritures débordantes et fortes, avaient hâté la crise. Elles lui semblaient la bête satisfaite et digérant, Paris entripaillé, cuvant sa graisse, appuyant sourdement l'Empire. Elles mettaient autour de lui des gorges énormes, des reins monstrueux, des faces rondes, comme de continuels arguments contre sa maigreur de martyr, son visage jaune de mécontent. (VP : 884)

Les maigres représentent, dans certaines couches de la société, les personnes éduquées, qui rejettent les valeurs bourgeoises et qui ne s'intègrent pas dans ce monde et, en outre, un signe de pauvreté. Florent est décrit par des expressions telles que maigreur de martyr et son visage jaune représente mécontent, malaise et maladie, indiquant également son appartenance à l'opposition de la bourgeoisie. Il ne fait pas partie du gros, de la bourgeoisie et sa souffrance en tant que martyr s'oppose aux idées fondamentales de la

société. Il est intéressant de noter qu'il est élevé au rang de martyr, ce qui lui confère une connotation religieuse.

De plus, il est mis en évidence avec ironie l'idée même de la société française, le ventre de l'honnêteté moyenne.

C'était le ventre boutiquier, le ventre de l'honnêteté moyenne, se ballonnant, heureux, luisant au soleil, trouvant que tout allait pour le mieux, que jamais les gens de mœurs paisibles n'avaient engraisé si bellement. (VP : 884)

À la fin du roman, Florent est dévoré par des Gras et envoyé à nouveau en exil.

Claude dit : « Si j'étais un Gras, je peindrais tranquillement, j'aurais un bel atelier, je vendrais mes tableaux au poids de l'or. » En tant qu'artiste, il suit cependant ses propres choix, ce qui le place parmi les Maigres. Cette distinction crée une opposition avec Florent, qui en tant qu'enseignant, n'apporte pas de valeur matérielle immédiate à la société et ne se comporte pas conformément aux valeurs capitalistes. En outre, un peintre peut générer une valeur matérielle et économique, à condition que ses œuvres s'alignent sur la doxa et la valeur de son art, qui sont déterminés par d'autres membres de cette classe sociale.

Claude relève d'une doxa différente de celle des autres membres de la bourgeoisie qui considèrent le latin comme la seule méthode d'enseignement valable et jugent les autres pratiques. Il ouvre un champ de Paris à Florent, élargit le capital social de Florent et enrichit son capital culturel grâce à son amour pour l'art et la ville de Paris. Comme pour les personnages éphémères, Florent n'est plus mentionné dans *L'Œuvre*.

#### 4.2 Maître de piano Théodore

Théodore est un maître de piano belge à large face rose (PB : 4051) et il est classé dans ce champ car il est maître d'arts. Peu d'éléments permettent de connaître son habitus ou les capitaux qu'il mobilise pour opérer dans le champ artistique. Théodore est le maître de piano de Clarisse Bocquet, qui est la maîtresse de M. Duveyrier. L'étude du piano est le petit rêve de Clarisse : « C'était le rêve inavoué de toute sa vie, une ambition lointaine dont la réalisation seule devait la sacrer femme du monde. » (PB : 4051). Elle entretient

une aventure avec Théodore, ce qui peine M. Duveyrier au point qu'il se retire de la vie de Clarisse. (PB : 4105)

Il n'est pas précisé combien il gagne en enseignant le piano, ni même s'il dispose d'une autre source d'argent. Sa fonction narrative stricte consiste à être un personnage secondaire, un maître du piano et une aventure amusante pour Clarisse. Ce qui apparaît clairement, c'est que l'éducation musicale, et plus précisément le piano, occupe une place appréciée dans la société bourgeoise.

Angèle les suivait, sans grâce. Mais son professeur de piano l'attendait, et tout de suite elle tapa sur l'instrument, de ses doigts secs. Octave, qui s'attardait dans l'antichambre à remercier encore, eut la voix couverte. Et, comme il descendait l'escalier, le piano sembla le poursuivre : au milieu du silence tiède, chez Mme Juteur, chez les Vabre, chez les Duveyrier, d'autres pianos répondaient, jouant à chaque étage d'autres airs qui sortaient, lointains et religieux, du recueillement des portes. (PB : 3695-3696)

En ce qui concerne ses enseignements, le roman indique qu'il lui enseigne les gammes : « Quand il revint, elle pataugeait dans des gammes, en déchaînant une tempête de notes fausses, dont Auguste et Bachelard étaient malades. » (PB : 4052)

En conclusion, dans ce contexte, il joue le rôle d'un bourgeois amusant, sans qu'aucun autre élément ne permette de l'associer véritablement à la société bourgeoise. En ce qui concerne l'enseignement du piano, il est possible que Zola décrive peut-être une tendance à la mode, celle d'apprendre le piano comme passe-temps. Cependant, on peut conclure qu'il est loin d'être digne.

#### 4.3 Patron Dequersonnière

Comme évoqué précédemment, les éducateurs de *L'Œuvre* vivent principalement dans les souvenirs de Claude Lantier, Pierre Sandoz ou Louis Dubuche, qui fréquentent tous la même école à Plassans et sont connus pour être inséparables.

Il [Dubuche] rappelait ses quinze mois d'apprentissage, chez son patron, le célèbre Dequersonnière, l'ancien grand prix, aujourd'hui architecte des bâtiments civils, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, dont le chef-d'œuvre, l'église Saint-Mathieu, tenait du moule à pâté et de la pendule Empire : un bon homme au fond, qu'il blaguait, tout en partageant son respect des vieilles formules classiques. Sans les camarades, d'ailleurs, il

n'aurait pas appris grand-chose à leur atelier de la rue du Four, où le patron passait en courant, trois fois par semaine ; des gaillards féroces, les camarades, qui lui avaient rendu la vie joliment dure, au début, mais qui au moins lui avaient enseigné à coller un châssis, à dessiner et à laver un projet. (CE : 5663)

Dequersonnière est une exception dans ce roman, puisqu'il est le patron de Dubuche. Une partie des études est réalisée dans son atelier sous sa supervision. Il connaît les codes sociaux, et surtout sait les utiliser. Il possède, un capital social important grâce à son statut social élevé, un capital économique puisqu'il peut se permettre d'avoir son propre atelier, et un capital culturel puisqu'il bénéficie d'un réseau lui permettant d'utiliser les codes sociaux pour obtenir ce qu'il souhaite. Cette position permet de conclure qu'il fait partie de la bourgeoisie.

Il est évident que, même si cela n'est pas dit explicitement, le capital économique de Dequersonnière constitue une partie essentielle. Il possède son propre atelier, remporte des prix prestigieux, mène une brillante carrière d'architecte et fait partie de la haute société et il est possible de supposer que l'enseignement ne soit pas sa véritable passion.

Hein ? un joli trafic, si, maintenant, les médailles servaient à caser les bons élèves nécessaires au sein des familles riches ! Le père Margailan, comme tous les parvenus, rêvait de trouver un gendre qui l'aidât, qui lui apportât, dans sa partie, des diplômes authentiques et d'élégantes redingotes [...] La médaille l'enthousiasma, du coup il donna sa fille, il prit cet associé qui décuplerait les millions en caisse, puisqu'il savait ce qu'il était nécessaire de savoir pour bien bâtir. D'ailleurs, la pauvre Régine, toujours triste, d'une santé chancelante, aurait là un mari bien portant. (CE : 5802)

Cet extrait montre tout d'abord que Dubuche n'est pas riche, mais qu'il le deviendra « puisqu'il savait ce qu'il fallait savoir pour bien construire ». Capital culturel de Dequersonnière et son prestige influencent le capital social de Dubuche. Il élargit son capital social et, de manière probable, son capital économique.

En conclusion, l'habitus de Dequersonnière montre qu'il se sent parfaitement bien dans la bourgeoisie. Il peut se permettre d'utiliser des moyens louches pour faire gagner l'un de ses élèves. En outre, pour opérer sur le champ, il dispose d'un capital économique, culturel et social considérable.

## Conclusion

L'objectif principal de ce mémoire est d'identifier qui est un éducateur du XIX<sup>e</sup> siècle dans le cycle de romans *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola et comment s'inscrit-il au sein de sa classe sociale. Cet auteur a été choisi en raison de sa méthode d'écriture naturaliste qui, comme mentionné au début de ce mémoire, présente outre ses aspects historiques et héréditaires, une portée didactique.

La découverte principale, c'est que ces figures sont majoritairement masculines, souvent marquées par un passé ou un présent trouble, et que leur nombre reste relativement limité dans la multitude des personnages du cycle.

Les éducateurs masculins, à l'exception de Dequersonnière, sont décrits avec des termes tels que *professeur râpé*, *professeur crasse*, *pauvre*, *sans cervelle*, ce qui reflète la manière dont le narrateur et les autres personnages les perçoivent et les classent socialement. Ces éducateurs manquent souvent des codes sociaux nécessaires pour appartenir à leur champ respectif et ne correspondent pas à la doxa du moment, dans un contexte historique où les valeurs culturelles et sociales sont en train de changer.

Leur marginalité sociale, perçue par d'autres personnages, et leur incapacité à s'intégrer à la bourgeoisie peuvent expliquer la rareté des figures d'éducateurs. Ils ne se situent pas au centre de la classe sociale que Zola choisit de mettre en scène dans *Les Rougon-Macquart*. Leur histoire illustre à travers le prisme de Bourdieu, la production et la reproduction de l'habitus au sein des différentes classes sociales, et montre qu'ils restent incapables d'échapper à leur situation défavorable.

À l'inverse, les éducatrices, telles que Caroline, appartiennent confortablement à la bourgeoisie et disposent des codes sociaux requis. Cet aspect confirmé par les notions de Philippe Lejeune, présentées au premier chapitre, montre que dans les autobiographies, les éducateurs proviennent généralement des classes populaires ou moyennes, tandis que les éducatrices appartiennent à la bourgeoisie, plus haute que la bourgeoisie moyenne.

L'Histoire confirme également cette distinction. Avant la loi Ferry, l'éducation des filles est différée et se concentre sur les activités domestiques. Les filles doivent provenir d'une famille qui valorisait leur éducation, possédait un statut social élevé et disposait du capital économique nécessaire pour les envoyer à l'école ou leur offrir les services d'une gouvernante.

Une tendance nette se dessine donc chez les éducateurs : leur incapacité à s'intégrer dans leur champ social. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un déplacement apparaît vers ce que Hegel, déjà au début du siècle, désigne comme conscience malheureuse propre aux intellectuels.

Par là le doublement qui attribuait d'abord les rôles respectifs à deux êtres singuliers, le maître et l'esclave, revient se situer dans un seul ; le doublement de la conscience de soi en soi-même, doublement qui est essentiel au concept de l'esprit, est par là même présent, mais non pas encore l'unité de cette dualité ; et la conscience malheureuse est la conscience de soi, comme essence doublée et encore seulement empêtrée dans la contradiction. (Hegel 1939 : 176)

Ce concept n'est pas encore manifeste chez les personnages de *Rougon-Maquart*, mais on voit comment dans l'émergence du mécontentement social et à cause des changements dans les valeurs de classe il commence à apparaître.

La manière dont Zola explore la valeur et la fonction de l'éducateur dépend directement des croyances et des normes sociales de son époque. Le latin, par exemple, incarne à la fois un savoir prestigieux et un enseignement désynchronisé avec les besoins de la société. Zola critique l'éducation du XIX<sup>e</sup> siècle et la valeur accordée aux éducateurs. Se pourrait-il interpréter à travers ces personnages d'éducateurs louches, que Zola invite à accorder davantage d'attention à la formation des éducateurs et au rôle central de l'éducation dans la société.

Dans la perspective de recherche future on peut accorder une attention particulière à l'éducation religieuse, aux enseignants religieux et à l'enseignement à domicile, qui jouent un rôle important au cours du siècle, marqué par la séparation progressive entre l'enseignement public et l'Église. Une approche comparative avec les éducateurs de la littérature estonienne, portant sur la manière dont ils enseignent et sur la façon dont ils

sont perçus, permettrait de mieux comprendre les différences dans la conception de l'éducation et du rôle des éducateurs au cours du siècle.

## Resümee

Käesolev bakalaureusetöö „Õpetajad ja sotsiaalsed väljad Émile Zola romaanitsüklis „Rougon-Macquart'id““ uurib õpetajafiguuri olemust ja funktsiooni 19. sajandi naturalismi eestvedaja, Émile Zola suures raamatusarjas „Rougon-Macquart“ tuginedes Pierre Bourdieu väljateooriale.

Émile Zola on akadeemilises kontekstis vägagi uuritud kirjanik. Nii on lugu ka tema kahekümnest teosest koosneva kogumikuga, „Rougon-Macquart“. Uurimusena pakub veel põnevust haridustemaatikas spetsiifilisemalt sealsete õpetajafiguuride olemasolu. Täpsemini, on töös uurimise alla võetud õpetajatiitliga tegelaskujud, olenemata sellest, kas nad praktiseerivad õpetamist aktiivselt või tegid nad seda oma varasemas elus.

Töö on jaotatud Pierre Bourdieu väljateooria põhjal järgnevateks sotsiaalseteks väljadeks: kooliväli, ettevõtlusväli, poliitikaväli ja kunstiväli. Väljad tulenevad üheksateistkümne tuvastatud õpetaja positsioonist vastava teose kontekstis. Töö esimeses osas antakse põgus ülevaade 19. sajandi Prantsusmaa haridusmaastikust ja õpetajaelust, kirjeldatakse teostes hariduse funktsiooni läbi Bourdieu väljateooria ning tutvustatakse tuvastatud õpetajategelaskujusid ja nende välju.

Töö teises osas ehk ettevõtlusväljas tutvume õpetajafiguuridega nagu härra Marty, proua Caroline ja Lalubie. Nii, nagu ka järgnevates peatükkides, kirjeldatakse õpetajafiguure nende teoste kontekstis ning analüüsitakse nende sotsiaalse, majandusliku ja kultuurse kapitali olemasolu ja kasutamist. Töö kolmandas osas ehk poliitikaväljas on arutelu all Charvet, Jantrou ja Florent ning töö neljandas osas ehk kunstiväljas on uuritavateks õpetajafiguurideks taaskord Florent, Théodore, Dequersonnière.

Töö tulemusena saame üldistavalt teada, et antud korpuse põhjal on Zola „Rougon-Macquart“ teoses õpetaja näol tegemist tegelaskujuga, kes on meessoost, ei sobitu oma sotsiaalsesse klassi tulenevalt sellest, et nad ei ühti vastava välja hetkese doxaga ning neid saadab kas kahtlane minevik või olevik. Läbi nende kahtlaste tegelaskujude kajastab Zola ühiskondlikke hoiakuid hariduse ning õpetajate suhtes, kritiseerides tollaseid

väärtushinnanguid ning tuues esile puudujääke hariduses, õpetamises ja õpetajate harimises. On võimalik järeldada, et kodanluse doxa muutudes toimuvad ka muudatused õpetajategelaste sotsiaalses positsioonis.

## Bibliographie

### Corpus

A = ZOLA, É. 2017 [1891]. *L'argent* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

ABD = ZOLA, È. 2017 [1883]. *Au Bonheur des Dames* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

DP = ZOLA, É. 2017 [1893]. *La Docteur Pascale* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

FR = ZOLA, É. 2017 [1871]. *La Fortune des Rougon* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

JV = ZOLA, É. 2017 [1884]. *La Joie de Vivre* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

PB = ZOLA, É. 2017 [1882]. *Pot-bouille* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

VP = ZOLA, É. 2017 [1873]. *Le Ventre de Paris* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

Œ = ZOLA, É. 2017 [1886]. *L'Œuvre* in *Œuvres complètes*. Kindle Edition.

BOURDIEU, P. 2019. « Les usages sociaux de la science Pour une sociologie clinique du champ scientifique », in *Les usages sociaux de la science*. Versailles : Éditions Quæ. En ligne <https://books.openedition.org/quæ/40627>. Consultée le 7 janvier 2026.

BOUILLET, CL. 1983. *L'Éducation des enfants dans l'œuvre de Zola : Les Rougon-Macquart*. Université de Dijon.

DE SAINT MARTIN, M. 2022. « La notion de champ chez Bourdieu » in *Revista Brasileira de Sociologia*. 10, 26, p. 222-235. DOI : 10.20336/rbs.910fr

DE VROEDE, M. 1980. *La Formation des maîtres en Europe jusqu'en 1914* in *Histoire de l'éducation* p. 35-46. En ligne [https://www.persee.fr/doc/hedu\\_0221-](https://www.persee.fr/doc/hedu_0221-)

6280\_1980\_num\_6\_1\_986#hedu\_0221-6280\_1980\_num\_6\_1\_T1\_0038\_0000.

Consultée le 12 mars 2025.

ELKABAS, C. 1993. « Système des personnages secondaires et satire sociale dans “La Curée.” » in *Nineteenth-Century French Studies*, 21(3/4), p. 366–383. Nebraska : University of Nebraska Press. En ligne <http://www.jstor.org/stable/23537213>. Consultée le 7 janvier 2026.

FERGANT, A. 2004. « Les carrières des instituteurs et institutrices de Seine-et-Oise (1880-1914) » in J. Girault (éd.), *Les enseignants dans la société française du xxe siècle*. Paris : Éditions de la Sorbonne. DOI : 10.4000/books.pSORBONNE.59839

FINKELBERG, J. 2022. « Dressing the Part : King Louis-Philippe I, Tailoring, and Fashioning the July Monarchy » in *Dix-Neuf*, 26(4), p. 210–233. DOI :10.1080/14787318.2023.2166856

France Culture. 2024. « Faut-il quitter la ville pour quitter le vice ? » in *Questions du soir : le débat*. Radio France. En ligne <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/questions-du-soir-le-debat/faut-il-quitter-la-ville-pour-quitter-le-vice-8702553>. Consultée le 7 janvier.

GILLESPIE, L. 2019. *Pierre Bourdieu : Habitus* in *Critical Legal Thinking*. En ligne <https://criticallegalthinking.com/2019/08/06/pierre-bourdieu-habitus/>. Consultée le 23 avril 2025.

HAMON, P. 2012 [1983]. *Le Personnel du roman : Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*. Librairie Droz. Kindle Edition.

HEGEL, G. W. F. 1939 [1807]. « Liberté de la conscience de soi ; stoïcisme, scepticisme et la conscience malheureuse » in *La Phénoménologie de l'esprit*. Paris : Aubier. Trad. Jean Hyppolite. En ligne : <https://archive.org/details/1HYPPOLITEPHENOMENOLOGIEND/page/166/mode/2up?q=%22conscience+malheureuse%22>. Consultée le 12 janvier 2026.

HUGO, V. 1881. *Écrit après la visite d'un bain* in *Le quatre vents de l'esprit*. Paris : J. Hetzel & Cie / Maison Quantin. En ligne :

<https://ia800201.us.archive.org/2/items/lesquatreventsde01hugouoft/lesquatreventsde01hugouoft.pdf>. Consultée le 7 janvier 2026.

HOWSON, A. 2021. *Bourdieu's Habitus* in *Salem Press Encyclopedia*. En ligne <https://research-ebSCO-com.ezproxy.utlib.ut.ee/c/qlurcm/search/details/3nenmthuxr?limiters=None&q=Bourdieu%27s+Habitus&searchMode=all>. Consultée le 7 janvier 2026.

ISIN, E.-F. 2009. « La ville comme lieu du social » in *Rue Descartes*, 63(1), p. 52-62. DOI : 10.3917/rdes.063.0052.

LAVILLE, B. 1991. *L'éducation et ses enjeux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : La Vérité d'Émile Zola*. En ligne <https://theses.fr/1992PA03A009>. Consultée le 11 octobre 2024.

LE CŒUR, M. 2001. « Les lycées dans la ville : l'exemple parisien (1802-1914) » in *Histoire de l'éducation* 60, p. 131-167. DOI : 10.4000/histoire-education.835

GRÉVY, J 2016. *L'éducation des filles au XIX<sup>e</sup> siècle – Enfance*. Regards sur l'enfance. Université de Poitiers. En ligne <http://regards-enfance.edel.univ-poitiers.fr/leducation-des-filles-au-xixe-siecle-j-grevy/>. Consultée le 7 janvier 2026.

LEJEUNE, P. 1985. « Les instituteurs du XIX<sup>e</sup> siècle racontent leur vie » in *Histoire de l'éducation*, 25, p. 58-82. En ligne [https://www.persee.fr/doc/hedu\\_0221-6280\\_1985\\_num\\_25\\_1\\_1285](https://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1985_num_25_1_1285). Consultée le 12 mars 2025.

MAURY, L. 1996. *Les origines de l'école laïque en France, que sais-je ?* Paris : Presses Universitaires de France.

PAGÈS, A. 1993 [1989]. *Le naturalisme, que sais-je ?* Paris : Presses Universitaires de France.

Ville de Paris. 2023. *Haussmann, l'homme qui a transformé Paris*. Paris.fr. En ligne <https://www.paris.fr/pages/haussmann-l-homme-qui-a-transforme-paris-23091>. Consultée le 7 janvier 2026.

PÉGUY, C. 1913. « L'argent » in *Cahiers de la quinzaine*, 14e série, cahiers 5–8, p. 31. Bibliothèque nationale de France. Gallica. En ligne <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k67407220/f30.double>. Consultée le 11 janvier 2026.

PERNOUD, R. 1985. *La bourgeoisie, que sais-je ?* Paris : Presses Universitaires de France.

ROCHAT, Y. 2015. *Character network analysis of Émile Zola's Les Rougon-Macquart*. École polytechnique fédérale de Lausanne. En ligne <https://infoscience.epfl.ch/server/api/core/bitstreams/e0b93d94-1037-443d-9ef9-f09250b7e6bd/content>. Consultée le 7 janvier 2026.

TF1info. 2020. *Mort de Samuel Paty : pourquoi appelle-t-on les professeurs les "Hussards noirs de la République" ?* in TF1 Info. En ligne <https://www.tf1info.fr/societe/hommage-national-de-samuel-paty-21-octobre-pourquoi-appelle-t-on-les-professeurs-les-hussards-noirs-de-la-republique-2167694.html>. Consultée le 7 janvier 2026.

VAN MAANEN, H. 2009 *How to Study Art Worlds : On the Societal Functioning of Aesthetic Values*, Pierre Bourdieu's Grand Theory of the artistic field (pp 53-82). Amsterdam : Amsterdam University Press. En ligne <https://www.jstor.org/stable/j.ctt46n0p3>. Consultée le 7 janvier 2026.

VIAL, J. 1995. *Histoire de l'éducation, que sais-je ?* Paris : Presses Universitaires de France.

## Annotatsioon

Ce mémoire de licence propose un portrait-robot de l'éducateur dans le cycle de romans *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola à travers le prisme de la théorie des champs de Pierre Bourdieu. Il étudie dix-neuf éducateurs identifiés par leur titre et examine leur position dans quatre champs : scolaire, affaires, politique et artistique. L'analyse porte également sur leur accès et usage des capitaux : social, économique et culturel. Les personnages éducateurs du corpus sont majoritairement des hommes au passé trouble, qui ne se conforment pas à la doxa bourgeoise de moment.

Märksõnad : prantsuse keel, Émile Zola, 19. sajand, õpetajad, Pierre Bourdieu

## Lihlitsents

Mina, Liise Marie Paadimeister,

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihlitsentsi) minu loodud teose „Les éducateurs et les champs sociaux dans le cycle romanesque des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola” mille juhendaja on Tanel Lepsoo, reprodutseerimiseks eesmärgiga seda säilitada, sealhulgas lisada digitaalarhiivi DSpace kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
2. Annan Tartu Ülikoolile loa teha punktis 1 nimetatud teos üldsusele kättesaadavaks Tartu Ülikooli veebikeskkonna, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace kaudu Creative Commonsi litsentsiga CC BY NC ND 4.0, mis lubab autorile viidates teost reprodutseerida, levitada ja üldsusele suunata ning keelab luua tuletatud teost ja kasutada teost ärieesmärgil, kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
3. Olen teadlik, et punktides 1 ja 2 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
4. Kinnitan, et lihlitsentsi andmisega ei riku ma teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse õigusaktidest tulenevaid õigusi.

*Liise Marie Paadimeister*

29.01.2026